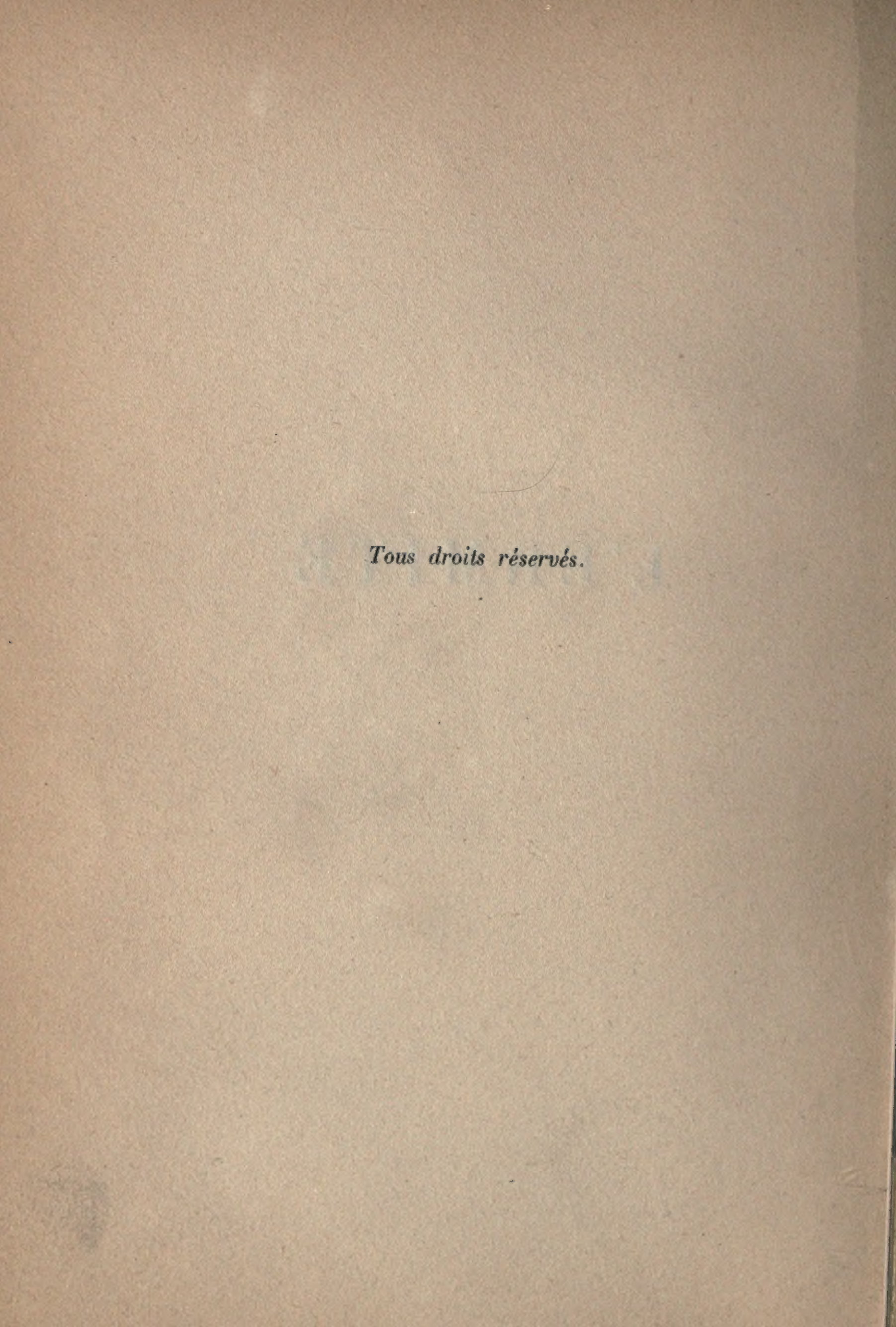

I
74
a

L'ERMITE



SHOYO TSUBOOUCHI

DE L'ACADÉMIE JAPONAISE
PROFESSEUR HONORAIRE A L'UNIVERSITÉ DE WASEDA, TOKIO

L'ERMITE

LÉGENDE DRAMATIQUE EN TROIS ACTES

TRADUCTION

DE

TAKAMATSU YOSHIE

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE WASEDA, TOKIO



PARIS
SOCIÉTÉ
LITTÉRAIRE DE FRANCE
10, RUE DE L'ODÉON, 10

M CM XX

PRÉFACE

« Par ces soirs de mai qui évoquent en nous le doux soir de notre Orient, tout embaumé de lilas, nous avons le modeste désir d'allumer la première étoile d'un rêve depuis longtemps conçu. » C'est en ces termes qu'un groupe d'étudiants japonais, récemment constitué à Paris, me conviait à présider son premier banquet, à la Closerie des Lilas, le vingt-troisième soir de la cinquième lune. Ils expliquaient ensuite l'objet qu'ils avaient en vue : se réunir chaque semaine, soit entre eux, soit avec des camarades français, pour échanger en des conversations amicales leurs pensées sur les lettres et les arts de la France, et pour rapprocher ainsi, par une conversation intime d'idées et de sentiments, « le génie de deux peuples également épris de beauté ». Ils terminaient par un passage trop aimable à mon égard pour que je le puisse reproduire, mais dont je désire tirer au moins cette conclusion que, si les Japonais ont quelques défauts, ils n'ont certainement pas

celui de l'ingratitude envers leurs anciens maîtres. Au dîner qui suivit, je me trouvai entouré d'une génération pleine de promesses. J'avais en face de moi, comme jadis devant ma chaire à la Faculté de droit de Tôkyô, mon brillant élève Kinnzô Goraï, aujourd'hui professeur de sciences politiques à l'Université de Waséda ; à ses côtés, je reconnaissais des étudiants nouveaux que j'avais vus à mes cours de la Sorbonne ; d'autres enfin, futurs juristes ou diplomates, tel le jeune vicomte Motono, me rappelaient les gestes et le sourire d'un père disparu ; et en contemplant toute cette jeunesse, qui allait diriger le Japon de l'avenir, je me souvenais du vieux proverbe : *Senndan wa, foutaba yori, Kambashi,* « Le *senndan* (*melia,* lilas du Japon), dès qu'il a deux feuilles (dès qu'il sort de terre), exhale déjà son suave parfum ».

Le principal organisateur de cette charmante réunion était M. Takamatsou Yoshié, le traducteur de l'œuvre qu'on va lire. C'était lui qui, avec ses camarades K. Kohya et K. Ohmia, avait signé l'invitation poétique dont j'ai donné quelques extraits ; et on comprend déjà, par cette seule indication, qu'il est un fervent des lettres françaises. De fait, après avoir conquis ses diplômes à l'Université de Waséda, où il avait étudié d'abord la littérature anglaise, il étendit bientôt sa curiosité à de plus vastes domaines et n'hésita pas à embrasser tout le champ de la littérature comparée. Mais nos écrivains

surtout l'attiraient. Il aimait à retrouver en eux cette finesse de goût, ce sens de la mesure, cette délicatesse dans l'art qui sont justement les plus insignes qualités de l'ancienne littérature japonaise. Envoyé à Paris par l'Université de Waséda, il en profita pour compléter sa connaissance de nos classiques par l'étude de nos auteurs modernes. Lorsqu'il rentrera dans son pays, nous espérons bien que ce sera comme professeur de littérature française dans cette grande Université qui, sur dix mille étudiants, en compte à peine cinquante pour cet ordre de recherches.

Mais pour l'instant, c'est au contraire une œuvre japonaise qu'il veut nous présenter à nous-mêmes. L'auteur, Tsoubo-outchi Youzô, est un des romanciers les plus originaux du Japon contemporain. Dès 1885, décrivant la vie des étudiants, il s'était fait remarquer par la vérité de ses peintures ; à l'école artificielle de Bakinn, il avait opposé la sincérité ; et, dans leur ensemble, ses écrits devaient rester fidèles à ce grand principe. La « légende dramatique » qu'a traduite M. Yoshié est cependant d'un genre assez différent. C'est le jeu d'une riche fantaisie, brodant sur un thème du vieux Japon. *L'Ermite* dont il s'agit ici n'est autre qu'Enn no Shôkakou, un fameux ascète du VIIe siècle, qui, après avoir approfondi le bouddhisme, se retira vers la trentaine sur le mont Katsouraghi, en Yamato, où il passa dans la solitude un tiers de siècle ; qui fut

ensuite exilé dans une île d'Izou, sous l'accusation de magie, puis gracié par la clémence impériale ; et qui, de nos jours même, est réclamé comme leur lointain fondateur par les *yamaboushi,* une vague association de bonzes des montagnes, connus surtout comme devins, diseurs de bonne aventure et habiles exploitants de basses superstitions. La persistance de cette secte arrogante prouve d'ailleurs à quel point était resté vivant, dans le bouddhisme populaire, le souvenir des pouvoirs surnaturels qu'on attribuait au *gyôja.* On conçoit donc que Tsoubo-outchi l'ait pris volontiers pour héros d'une de ses œuvres. Je n'insisterai pas sur la manière dont il a traité son sujet. Certains passages, qui plaisent aux Japonais, pourront surprendre le goût européen, qui n'en saisira pas tout de suite la couleur locale. Ils seront, comme on dit là-bas, *yorou no nishiki,* « du brocart dans la nuit ! » D'autres endroits, par leur symbolisme puissant, feront penser à Shakspeare. Drame étrange, mais dont on ne saurait méconnaître la force et l'originalité.

Le caractère même de cet ouvrage, mélange de bizarrerie et de grandeur, nous montre que la littérature japonaise n'ignore aucun des genres que nous avons nous-mêmes cultivés, depuis les plus exquises floraisons de l'esprit classique jusqu'au romantisme échevelé. Au printemps dernier, un jeune lettré plein d'initiative, Carlos Larronde, organisait à l'Odéon une représenta-

tion de *Hagoromo*, « La Robe de plumes », et le talent profond de Mme Lara faisait comprendre, applaudir ce drame ailé où palpitent toutes les délicatesses de l'ancien Japon. Pourquoi, l'automne prochain, n'accueillerait-on pas sur une scène parisienne quelques fragments au moins de cette légende de Tsoubo-outchi, dont la sorcellerie monstrueuse semble refléter l'âme tourmentée du Japon moderne ? Plus les peuples se connaîtront, sous tous les aspects de leur pensée, plus ils s'apercevront que des évolutions parallèles les ont fait passer par les mêmes phases générales ; que les apparences diverses où s'épanouit la variété du monde humain recèlent une unité foncière de sentiments et d'idées ; que l'homme est partout, toujours le même, aux yeux de qui sait le pénétrer ; et que c'est seulement parce qu'ils s'ignoraient que Jaunes et Blancs ne se sont pas plus tôt reconnus comme frères. La poésie japonaise met volontiers une branche d'érable rouge à sa chevelure ; sa sœur française y penche une rose ; mais, ce faisant, l'une et l'autre obéissent au même instinct de grâce, à la même recherche de beauté. Qu'on rapproche les littératures, âmes des civilisations : les hommes apprendront à s'estimer, à s'aimer les uns les autres. C'est, à mon sens, le plus sûr moyen d'atteindre au but que doivent viser les amis de la justice et de la paix : la reconnaissance absolue de l'égalité des races.

Mais, pour finir encore par un dicton japonais : *You no jighi wa, mizou,* « Politesse de l'eau chaude, eau froide », autrement dit : Trop de cérémonies avant d'entrer aux bains chauds font que l'eau se refroidit. Je me hâte donc de terminer cette préface.

Michel Revon.

Août 1919.

INTRODUCTION

Depuis 1868, le Japon a subi une transformation profonde et radicale dans tous les domaines : littéraire, économique, social et politique. Une révolution et une renaissance surgirent à la fois dans ce pays.

M. Shoyo Tsubooutchi fut l'âme de la réforme du monde littéraire, puisqu'il a été l'un des initiateurs et des chefs de l'école réaliste.

Sa première œuvre, un roman intitulé « Shocéi-Kataghi », « Mœurs d'étudiants », renouvelait le genre. Avant lui, le roman japonais était ou d'un romanesque qui tombait dans l'exagération, le grotesque, l'éthéré, ou didactique et satirique. Il manquait du sens du réel. Or, l'esprit scientifique occidental a influé sur l'âme japonaise et l'a réveillée d'un trop long sommeil. Au contact de la culture occidentale, la pensée japonaise s'orienta vers l'observation de la vie quotidienne, vers le cours des mouvements du monde actuel. Ce fut une aurore nouvelle pour la littérature et c'est alors que

M. Shoyo Tsubooutchi joua son grand rôle de propagateur et de maître.

M. Shoyo Tsubooutchi écrivit ensuite plusieurs drames historiques, dans lesquels il interpréta l'histoire selon la psychologie et la philosophie moderne, toutefois avec une pensée qui reste personnelle et profondément originale.

Parmi ses drames historiques, « Kiri Hitoha », — c'est-à-dire « Une Feuille de Paulownia », est reconnu comme son chef-d'œuvre. Le voici brièvement résumé : un vieux et fidèle guerrier, Kataghiri, expose sa vie pour sauver la famille de Hidéyoshi Toyotomi, défunt héros qui fut brave, audacieux et magnanime, qui unifia le Japon et maintint également la Corée sous sa loi. Il laissait à sa mort un fils et une femme très belle mais coquette, tous deux incapables de soumettre les seigneurs et de soutenir la gloire du héros mort.

Cependant, une autre brave, Iéyassou Tokougawa, homme patient, minutieux, généreux et politique — (il est le fondateur de la dynastie des Shogouns qui gouvernèrent l'ancien Japon pendant plus de deux siècles), gagnait petit à petit le cœur de tous les grands seigneurs et sapait totalement l'influence de la famille de Toyotomi.

La rivalité entre les deux familles augmenta jusqu'à déterminer la lutte. L'armée de Tokougawa entoura le

château d'Ohsaka, demeure de la famille de Toyotomi. C'est alors que Kataghiri tente de réconcilier les deux familles et de sauver la vie du fils et de la femme de son seigneur et maître. Soupçonné de trahison par ceux de son parti, il fut chassé du château d'Ohsaka. Repoussé par les siens, mourant sous les coups de l'infortune, il n'abandonne pourtant pas la famille de son maître. Il se fait conduire presque agonisant, dans son carrosse, sur lequel on l'a attaché, jusqu'au camp de Tokougawa et supplie celui-ci d'épargner la vie de ses maîtres. Iéyassou ému par la fidélité du vieux guerrier le lui promet. Malheureusement, les circonstances ne lui permirent pas de tenir cette promesse et le château d'Ohsaka, le plus solide rempart, des partisants de Toyotomi est détruit par les flammes. La famille de Toyotomi périt tout entière.

La grandeur du mouvement dramatique, la description précise et l'analyse psychologique de chaque individu, la forme parfaite et toutes les qualités du style font de cette œuvre un ensemble admirable. Dans cette tragédie de caractères qui est aussi une tragédie historique, où le pathétique découle aussi bien des mœurs du temps que des fautes des hommes, on saisit l'idée philosophique et la conscience artistique de M. Shoyo Tsubooutchi.

Dans le domaine dramatique aussi, M. Shoyo Tsubooutchi fut le grand initiateur. Une prodigieuse quan-

tité de pièces tirées de l'histoire avaient encombré le théâtre avant lui, pour la plupart romanesques et fausses. Par lui, l'exactitude des faits, unie à l'étude des caractères, posa le premier modèle du drame historique ; modèle inimitable, car le génie synthétique de M. Shoyo Tsubooutchi trouvait là le champ où il se développe en toute liberté.

Enfin, cet auteur a écrit une dizaine de pièces chorégraphiques dans lesquelles, danse, parole, peinture, chant, poésie, se mélangent harmonieusement. Dans chacune d'elles, un symbole, souligné par la musique, exprime une idée philosophique. Toutes les formes de l'art japonais revêtent cette interprétation nouvelle des légendes nationales.

Parmi ces pièces, on compte son « Urashima », légende dramatique de la mer, le chef-d'œuvre de ce genre. Pour le Japonais, la mer est la source de la vie ; elle séduit l'âme japonaise, elle la console, l'encourage, la pousse au rêve par son sourire, aux aventures et au voyage, également. Pour le Japonais, la mer est toujours jeune, toujours vivante et claire, mais toujours aussi, elle cache quelque mystère. Or, cette clarté mystérieuse, cette énigme lumineuse, sont le charme particulier de la pièce d' « Urashima ». La princesse de la mer y représente la beauté et la grâce idéales, tandis qu'Urashima, c'est l'intelligence humaine. L'amour qui naît entre eux,

n'est-ce pas le lien entre les deux mondes, la relation entre l'idéal et le réel?

L' « Ermite » que nous présentons au public français est également une légende dramatique. Mais c'est une pièce symbolique et d'une plus grande portée philosophique qu'Urashima. Au Japon, pays d'îles montagneuses, les sommets escarpés sont recouverts d'arbres centenaires et de pins sombres, disparaissant sous les nuages qui créent sur ces cimes des scènes changeantes. Aux siècles passés, les prêtres bouddhistes choisissaient les sommets des montagnes pour y mener leur vie d'ascètes en lutte constante contre les phénomènes naturels. Ils attiraient ainsi l'attention et l'admiration du peuple sur ces montagnes. D'autant plus que la nature est pour le Japonais, éminemment sensible à toutes les merveilles de la vue, une mère émue de pitié et aussi, dit-il, le père sévère et plein de dignité. Source de légendes, de poésie, de religion, de philosophie, de morale : toute énergie réside en elle.

Dans l' « Ermite » la divinité animale personnifie la puissance de la nature sauvage qui est une menace continuelle pour les êtres humains. Nous le voyons par le disciple de l'Ermite qui représente, lui, la force humaine toute simple. Il est intelligent et sagace, mais il manque de sagesse véritable et il se laisse séduire par la nature. L'Ermite symbolise la puissance qui triomphe de la nature, non pas en entamant la lutte contre elle

mais en la dominant directement. C'est la puissance religieuse, c'est-à-dire la puissance de la nature intérieure triomphatrice du monde extérieur. L'homme appartient, par son corps, à cette nature extérieure. « Mais, » dit l'Ermite, « il faut *rompre les attachements du monde* et atteindre le moi le plus grand », c'est-à-dire tourner ses regards vers l'intérieur où nous obtenons de toutes choses une conscience plus profonde et plus étendue. Abandonner le petit moi, c'est-à-dire s'éloigner du monde attrayant des apparences est une tâche bien hardie et qui semble à première vue, difficile à réaliser; c'est une doctrine de progrès intime et le reproche d'individualisme que certains pourraient y attacher disparaît si l'on songe que le perfectionnement de soi-même entraîne par l'exemple, celui des autres hommes.

Ceux qui ne possèdent pas l'énergie suffisante pour mettre cette doctrine en pratique garderont au sein de la nature le désir de retourner vers l'humanité ordinaire en disant, résignés, comme le disciple de l'Ermite, « l'homme et l'animal sont pareils au fond ». Car, la vie ascétique est la porte étroite qui ouvre l'entrée du monde de joie et de vie éternelle; mais pour y passer, il faut connaître la force sans faiblesse de l'Ermite et, comme lui, ne pas écarter ses yeux, ne fût-ce qu'un instant, de l'image de Bouddha.

Chez M. Shoyo Tsubooutchi, l'idée fondamentale du

bouddhisme, développée dans la légende dramatique de l'Ermite, s'unit à la philosophie du stoïcisme comme à l'ancienne philosophie de la Chine.

La tâche d'érudit de M. Shoyo Tsubooutchi fut d'introduire au Japon la littérature anglaise ; même au pays de Shakespeare, on le reconnaît comme un grand Shakespearien. Au Japon, son « Histoire de la littérature anglaise », ses diverses études sur la littérature européenne et la traduction des œuvres complètes de Shakespeare qu'il continue encore, sont ses titres de gloire. Ajoutons quantité d'essais sur l'éducation, la morale, l'histoire et diverses études sur l'art japonais qui l'ont rendu célèbre.

M. Shoyo Tsubooutchi est le fondateur de la faculté des lettres à l'Université libre de Wasséda, créée par le marquis Ohkouma ; université où Lafcadio Hearn, en ses derniers jours, faisait des conférences sur la littérature anglaise et la poésie moderne.

Aux Français, dont la philosophie profonde et claire, la littérature libre et humaine ont eu une si grande influence sur la transformation du Japon, je présente cette traduction de l' « Ermite ».

Je la ferai suivre de celle d' « Urashima », opéra en trois actes. Ma traduction, je le crains, ne donnera qu'une idée approximative de ces pièces qui sont faites

pour être accompagnées de danses et de musique sur des thèmes japonais.

Combien je souhaite qu'elles soient ainsi représentées un jour, sur un théâtre de la capitale française, dans les décors du style japonais le plus pur que mon ami M. Koshiba a exécutés, et qu'elles mettent sous les yeux et dans l'oreille de nos alliés d'Occident, des tableaux et un écho du pays du « Soleil levant ».

TAKAMATSOU YOSHIÉ,
Professeur à l'Université de Wasséda.
Tokio.

Paris, février 1920.

Je saisis l'occasion d'exprimer ici mes sincères remercîments à M. le Pr Michel Revon, de la Sorbonne, qui a écrit la préface de cette traduction, à Mlle Renard et à M. Moréa qui m'ont aidé à traduire, à Mme Miraben qui a accepté de revoir la pièce entière et, enfin, à M. Koshiba, peintre japonais qui a dessiné la couverture de ce livre et peint déjà, comme je l'ai dit, les décors de la pièce.

L'ERMITE

PERSONNAGES

L'ERMITE.
HIROTAROU, son disciple.
HITOKOTO-NOUSHI, divinité animale du sexe masculin.
KATSOURAGHI, mère de cette divinité.
La vieille femme, mère de l'Ermite.
Le domestique de la vieille femme.
Un vieux paysan et sa femme.
Deux jeunes filles.
ZENKI et GOKI, deux domestiques de l'Ermite.
Des monstres inférieurs.
Un officier.
Trois bûcherons.

L'ERMITE

PRÉLUDE

SCÈNE I

Au loin, des montagnes et des collines ondulées couvertes d'arbres feuillus. Une petite rivière coule au premier plan. Des pics élevés se dressent à l'horizon. Parmi les collines, trois ou quatre chaumières couvertes d'écorce de sapin, et çà et là, des rizières. C'est la fin de septembre et le riz est déjà fauché.

C'est au xe siècle, au début d'une journée, vers dix heures du matin.

Sortant de gauche, deux voyageurs : une vieille femme et son domestique apparaissent. La femme, habillée comme une dame de la noblesse, a environ quatre-vingts ans ; sa figure est majestueuse. Elle est aveugle et marche courbée en s'appuyant sur une canne. Son domestique, homme d'une trentaine d'années, au visage honnête, porte une épée à la hanche. Un paquet couvert d'étoffe est attaché à son dos par une lanière de cuir. D'une main, il tient son chapeau de jonc et de l'autre conduit la vieille femme.

LE DOMESTIQUE.

Voici que la route commence à monter. Vous allez être fatiguée ; appuyez-vous sur mon épaule, je vous conduirai.

LA VIEILLE FEMME.

Non. Ce n'est pas la peine. Mais n'y a-t-il pas une maison près d'ici ? Je voudrais me reposer un peu.

LE DOMESTIQUE.

Si, maîtresse, (montrant la droite) je vois là-bas une chaumière isolée. Il me semble qu'elle n'est pas loin.

LA VIEILLE FEMME.

Conduisez-moi, je vous prie.

LE DOMESTIQUE.

Venez par ici.

Tandis que la vieille femme et le domestique s'éloignent, on entend le bruit des fléaux battant le riz en herbe, et la chanson qui va suivre, mêlée aux cris des jeunes filles, eh ! eh !...

Chanson :

L'arbre de kaki, derrière notre maison, eh ! eh !
Se charge de fruits abondants, cette année, eh ! eh !...

Pendant cette chanson, le décor change.

SCÈNE II

Une ferme isolée au pied d'une montagne.

A gauche, la vieille ferme, de moyennes dimensions. Le toit est couvert d'écorce de sapin. Dans la maison, à gauche, une porte qui conduit au grenier ; devant cette porte pend une natte de paille. Le fond de la pièce est également tapissé de nattes semblables, tandis que les deux autres côtés sont largement ouverts. Au milieu de la maison, un foyer avec une marmite suspendue par un crochet ancien.

Derrière le grenier, un bosquet de bambous et à gauche de la maison, au fond, un arbre de kaki chargé de fruits mûrs déjà rouges. Près de cet arbre, une conduite d'eau en bambou. L'eau y coule d'un réservoir et tombe dans la petite rivière. Le côté situé en face de la conduite d'eau est la véritable entrée de la maison.

A la gauche de la scène est le pied d'une montagne ; à l'arrière-plan, d'autres montagnes plus ou moins rapprochées et couvertes d'arbres.

Devant une colline, près de la maison, un coin de rizière déjà fauché et une petite rivière avec un pont de bois. Ce pont conduit vers la grotte. Le long de la rivière, un sentier s'étend à droite jusqu'au pied de la montagne.

A l'entrée de la ferme, près du marchepied (c'est une pièce en bois de forme ronde, non équarrie), un vieux paysan de soixante-cinq ans environ, égrène du riz avec un râteau ancien, de bambou. Près de lui, à gauche, sur la route, deux jeunes filles chantent, battant les gerbes de riz avec le fléau. Ce sont deux sœurs ; l'aînée paraît âgée de dix-huit ans, la cadette de quinze ou seize ans. Toutes deux ont un joli visage mais leur teint blanc est un peu brûlé par le soleil.

La chanson continue...

Chanson :

Les nombreuses petites branches sont chargées de [fruits, eh! eh!
Ils sont rougis. Pour qui ont-ils mûri? eh! eh!

Après avoir chanté, elles déposent leurs fléaux, respirent, ôtent leur coiffure et essuient leur front humide de sueur. Leur père aussi interrompt un moment son travail.

LE PÈRE.

Allons, allons... Il faut prendre un peu de repos, aujourd'hui; le ciel n'est pas comme de coutume, il me semble qu'il pleuvra bientôt. Puisqu'il faut achever le travail avant midi, l'aînée, va vite vers maman, et apporte le riz qu'elle a fauché, vite, vite.

L'AINÉE.

Oui, oui.

Elle traverse précipitamment le pont de bois et disparaît à gauche sur le sentier, vers les champs. La cadette apporte du grenier un panier à glaner et ramasse le riz non décortiqué qu'elles ont égrené. Alors, brusquement, un grondement formidable s'entend au loin. Surprise, la jeune fille laisse tomber le panier.

LA CADETTE.

Ah! C'est le tremblement de terre!

LE PÈRE.

Non, non. Ce n'est pas le tremblement de terre! (Le grondement continue). C'est le grondement de la Grande Montagne dont je t'ai parlé hier soir.

LA CADETTE.

Alors, ce serait la calamité infligée par la divinité de la montagne?

LE PÈRE, approuvant.

J'espère que cela ne deviendra pas trop terrible.

Il s'assied au pas de la porte et la jeune fille, abandonnant le panier, s'assied auprès de lui.

LA JEUNE FILLE.

Papa, hier soir, j'ai écouté ton histoire jusqu'au moment où l'Ermite fait construire le pont de roche du mont Katsuraghi à l'autre montagne ; puis, comme elle devenait de plus en plus terrible, je me suis bouché les oreilles avec mes doigts et j'ai dormi sans le savoir. Mais en plein jour, l'horreur disparaît. Raconte-moi encore, je t'en prie.

LE PÈRE.

Non, non. Ne le demande pas. Tu aurais le cauchemar cette nuit... Le grondement de la montagne cesse, il me semble (Ce disant, il sort, fait deux ou trois pas et regarde le ciel). Il va pleuvoir bientôt, décidément.

A ce moment, sur le sentier des champs, une vieille femme, sexagénaire, et la fille aînée reviennent à pas précipités, apportant sur leur dos du riz fauché.

LA VIEILLE FEMME, passant le pont de bois.

C'était un formidable grondement de la montagne ! Il y a quinze ans, nous l'avons déjà entendu.

LE VIEIL HOMME, fronçant les sourcils.

Le bruit lointain de ces derniers jours et le grondement formidable de tout à l'heure doivent annoncer quelque chose d'extraordinaire dans la vallée d'Ouest.

LA FEMME.

L'Ermite n'est pas là, et ses deux domestiques non plus. Il est certain que la divinité malfaisante de la montagne commence à s'irriter.

LA CADETTE,
qui, depuis quelque temps, écoute attentivement les yeux grands ouverts.

Que s'est-il passé il y a quinze ans, dis, maman ?

LA MÈRE.

Deux jeunes moines s'adonnaient aux exercices ascétiques dans la montagne... Et leurs corps ont suivi le fil de l'eau jusqu'à nous... C'était le lendemain d'un grondement de la montagne comme celui que nous venons d'entendre et c'était aussi en l'absence de l'Ermite.

L'AINÉE, inquiète.

Ah ! le jeune moine ! Il y a maintenant aussi un jeune moine, ce jeune homme qui est venu de la ville ! J'espère du moins que lui ne sera pas en danger.

LA MÈRE.

Le jeune moine? Tu parles de celui qui s'est rendu dans la montagne l'année passée, celui qui avait un visage blanc, des yeux clairs, et qui était si aimable?

L'AINÉE.

Oui, celui qui a dit qu'il s'était converti, malgré ses parents ; il était si distingué ! (Elle songe). Ah ! moi, je m'inquiète de lui depuis que j'ai entendu l'histoire, hier soir. Le vent qui souffle si fort me fait trembler.

Pendant ces paroles, le père et la mère causent à voix basse, à part.

LE PÈRE.

Puisqu'il semble que la pluie va tomber, nous cesserons tous le travail aujourd'hui.

LA MÈRE.

Bientôt midi ! L'aînée, va laver du riz et préparer le repas.

L'AINÉE.

Oui, oui.

L'aînée apporte de la maison un petit seau. Auprès de la conduite d'eau, elle lave du riz et pendant la conversation suivante, elle commence à le faire cuire. Le père et la mère transportent au grenier les gerbes de riz et les râteaux. La cadette les aide dans leur travail.

LA CADETTE.

Papa, dis-moi, je te prie, la cause du grondement de la montagne. Quel est celui qu'on nomme le Maître de la Montagne?

LE PÈRE.

Ne demande rien, c'est trop horrible.

LA CADETTE.

Si, si. Je veux le savoir... Maman, veux-tu me raconter?

LA MÈRE, rangeant.

Oui, je vais te le raconter; range d'abord là-bas.

LA CADETTE.

Oui, oui.

Le père entre dans la maison, la mère s'assied sur un châlit[1].

LA MÈRE.

Ah! Je suis lasse, lasse.

LA CADETTE, s'asseyant aussi.

Maintenant, raconte-moi, vite.

LA MÈRE.

Vous êtes bien heureuses d'être nées tard. Dans notre jeunesse, cet endroit était terrible. Il n'y avait que des bois et des buissons, pas de champs cultivés, pas une demeure humaine. En plein jour, le loup se montrait, le grand serpent rampait. Le chat sauvage, le singe énorme, l'ours, le sanglier, d'autres bêtes encore rô-

1. Qui sert de lit et de siège.

daient partout. Et quand ils apercevaient des hommes, ils se précipitaient sur eux et les mangeaient. Nous étions bien loin de la tranquillité d'à présent. C'est l'Ermite qui nous l'a procurée. Si le Pont-de-Roche-de-Katsuraghi avait été achevé, comme le bonheur humain eût été grand !

LA CADETTE.

Mais, je préfère l'histoire du Maître de la Montagne à celle du Pont-de-Roche.

LA MÈRE.

Ne t'impatiente pas. C'est la même histoire...

Pendant cette conversation, le père sort du fond de la maison, s'assied près d'elles et, en buvant son thé, glisse quelques mots dans leur conversation.

LA MÈRE.

... Le Maître de la Montagne s'appelle Hitokoto-Noushi et c'était, il y a trente ans environ, un dieu sauvage et malfaisant. Quand il n'avait pas mangé le cœur des fauves plusieurs fois, nuit et jour, sa puissance s'affaiblissait. C'est pour cela qu'il nourrissait tant d'animaux sauvages sur toute l'étendue de ce pays.

LE PÈRE.

Quelle misère pour les hommes ! Chaque mois, deux, trois personnes étaient dévorées. Si l'Ermite n'était pas venu, la race humaine aurait disparu de cette région.

LA MÈRE.

La mère de ce dieu était une déesse également malfaisante, qui s'appelait la déesse de Katsuraghi. Elle avait une puissance magique surnaturelle. Les maîtres des montagnes des environs et les esprits des fleuves,

des étangs et des marais ne pouvaient lutter contre ces deux divinités, mère et fils, qui agissaient selon leur caprice et devenaient de plus en plus menaçantes...

LA CADETTE.

Maman, as-tu vu ce dieu, Hitokoto-Noushi?

LA MÈRE.

Que dis-tu? Personne ne l'a vu. Mais on raconte qu'il a plus de trois mètres de haut; sa figure, ses mains et son torse sont d'un homme, le bas de son corps, d'un bœuf ou d'un ours.

LE PÈRE.

Sans la puissance céleste de l'Ermite, rien n'aurait pu vaincre les deux divinités. Et lui n'y parvint qu'après une prière qui dura quatre-vingt-un jours.

LA MÈRE.

Ce fut là une chose bien difficile à accomplir et même à comprendre.

LE PÈRE.

Alors, après son triomphe, l'Ermite se servit des deux divinités. D'abord, il les obligea à jeter entre les montagnes le Pont-de-Roche de Katsuraghi, afin de diminuer la fatigue et les peines des hommes.

LA CADETTE.

C'est le pont dont j'ai entendu parler et qui n'est pas encore achevé?

LE PÈRE.

Oui, c'est celui-là. Le chemin du mont Katsuraghi au mont Kongo était si dur qu'un homme ne pouvait y

passer sans danger. Et il fallait suivre ce chemin au moins quinze ou seize fois par an pour être reconnu un moine excellent. C'est pourquoi des religieux en grand nombre perdirent la vie dans ce passage.

LA MÈRE.

Alors, l'Ermite ému de pitié, commande à la divinité mauvaise : « Rassemble tous tes sujets et les maîtres des montagnes voisines et jetez un pont de roches ! »

Nuit et jour, les divinités invisibles mais agissantes apportèrent des roches hautes comme des collines et les entassèrent les unes sur les autres. En peu de temps, elles firent ainsi un passage à travers les vallées ; un pont de roches colossal allait être construit.

LE PÈRE.

Mais dix jours passèrent, vingt jours passèrent et le travail ne s'achevait pas... L'Ermite en colère manda près de lui Hitokoto-Noushi et lui adressa de violents reproches. Le travail ne progressait pas davantage. L'Ermite réunit toutes les divinités : celles des plaines, des rochers, des feuilles et des arbres et les interrogea. Et il sut ainsi que c'était le mauvais vouloir d'Hitokoto-Noushi qui empêchait, à l'aide de ruses, l'achèvement du pont !

LA CADETTE.

Pourquoi cela ?

LA MÈRE.

Parce que Hitokoto-Noushi, humilié, souffrait au plus profond de son orgueil d'être sous la dépendance d'un homme. Sa mère l'excitait à la révolte et, pour sa part,

elle avait résolu la mort de l'Ermite. Mais celui-ci, une fois de plus, vainquit Hitokoto-Noushi et le réduisit à l'impuissance par la force de son incantation.

LA CADETTE.

Qu'est-ce que cela veut dire, papa?

LE PÈRE.

Cela veut dire que par la puissance divine dont ses mérites et ses exercices lui avaient octroyé une parcelle, l'Ermite enferma le Maître de la Montagne entre les fourches d'un arbre de la vallée Occidentale. Ni le paysan, ni le chasseur, ni le bûcheron, ni même le moine n'eurent l'autorisation de poser le pied dans cette vallée, ni de la contempler. Alors, à un quart de lieue à la ronde, il n'y eut plus d'animaux féroces. Réduite par la famine, la divinité malfaisante n'eut plus aucun pouvoir. Ensuite, les environs se peuplèrent peu à peu, les champs furent cultivés et le riz poussa. Maintenant nous pouvons vivre en paix ici.

LA MÈRE.

Il y a trente ou quarante ans que cela s'est passé.

LE PÈRE.

Pourtant, par curiosité, ou pour l'attrait du fruit défendu, il y avait encore presque tous les quatre ou cinq ans quelqu'un qui, négligeant l'ordre de l'Ermite, mettait le pied dans la vallée d'Ouest et perdait la vie. Heureusement, petit à petit, cela diminue et voilà déjà quinze ans que personne ne parle plus de la vallée d'Ouest.

A ce moment, le grondement de la montagne s'entend de nouveau, tantôt plus violent, tantôt plus faible, mais toujours continu.

LA MÈRE.

Encore le grondement de la montagne! Si cela continue, on verra une chose bien plus extraordinaire qu'il y a quinze ans.

La vieille femme et le domestique de la première scène apparaissent à gauche et s'arrêtent devant la ferme.

LE DOMESTIQUE.

Permettez-moi de vous demander l'hospitalité pour ma maîtresse accablée de fatigue; voulez-vous lui permettre de se reposer un peu?

LE PÈRE.

Avec plaisir. Venez, venez ici; voulez-vous vous asseoir? Où allez-vous par ce mauvais temps? La route commence à monter à partir d'ici et c'est bien pénible pour une dame âgée.

La vieille femme et le domestique s'asseyent sur le châlit.

LE DOMESTIQUE.

Nous comptons aller jusqu'à la Grande Montagne. Combien de lieues y a-t-il encore?

LE PÈRE.

Qu'est-ce que vous dites? Ne savez-vous pas qu'il est interdit à la femme de pénétrer sur le territoire de cette montagne. D'ailleurs, même pour une jeune femme, la fatigue serait trop grande. Et, plus, écoutez! Depuis hier la montagne gronde; les jeunes gens pleins de vigueur n'osent aller y ramasser le bois aujourd'hui.

LA VIEILLE FEMME.

Je me suis préparée au chemin pénible dont j'ai entendu parler et je sais ce qui est défendu à la femme.

Mais je suis une des parentes de l'Ermite et j'ai une supplication secrète à lui faire. C'est pourquoi je suis venue de loin, bien que je sois aveugle. Demain je monterai avec l'aide d'un homme vigoureux. Je suis fâchée de vous déranger, mais voulez-vous me loger ce soir?

LE PÈRE.

Quelque proche parente que vous soyez et quelque supplication que vous ayez à faire, c'est tout à fait inutile: l'Ermite n'est pas là.

LE DOMESTIQUE.

L'Ermite?

LA MÈRE.

Oui, depuis longtemps il est parti pour un pays lointain.

LA VIEILLE FEMME.

Oh! l'Ermite n'est pas dans la montagne?

LA MÈRE.

Ni l'Ermite, ni ses domestiques, Jenki et Goki. C'est pourquoi, du reste, nous entendons le grondement de la montagne.

La vieille femme et le domestique se regardent l'un l'autre et soupirent. Le grondement devient plus faible, mais continue toujours.

LE DOMESTIQUE.

J'ai entendu parler de Jenki et de Goki. Ce sont les deux serviteurs de l'Ermite, n'est-ce pas?

LE PÈRE.

Ce ne sont pas des hommes. Ils le furent autrefois, mais ils devinrent fous après avoir perdu leurs cinq fils d'une mort violente. Et lorsque leur dernier enfant mou-

rut, ils mangèrent son corps et ils furent changés en démons tous les deux. Ce sont Jenki et Goki, le mari et la femme.

LA MÈRE.

Si l'Ermite, clément, ne les avait aidés à revenir à leur pureté de conscience, ils auraient toute leur vie mangé des hommes comme le loup et les autres animaux féroces. Maintenant, ce sont deux bons domestiques pour l'Ermite. S'ils avaient été là, la montagne n'aurait pas grondé.

LE DOMESTIQUE.

N'a-t-il pas d'autres disciples?

LA MÈRE

Il en a un. Autrefois l'Ermite en avait cinq ou six, mais il leur impose sans doute des mortifications trop douloureuses, ils l'ont quitté et sont descendus de la montagne.

LA VIEILLE FEMME, écoutant attentivement.

Qu'est-ce que ce bruit?

LE PÈRE.

Çà?...

A ce moment, un bûcheron âgé de trente ans vient précipitamment de gauche, du pied de la montagne, et passe le pont.

LE BUCHERON, à haute voix.

Hélas! hélas! Le jeune moine est tombé dans la rivière!

LA FILLE AINÉE.

Oh! Le jeune moine?

LE BUCHERON.

Ce matin, comme d'habitude, je suis allé au travail avec mes deux camarades, et puis, effrayés par le grondement, nous sommes partis. Mais, comme je revenais au carrefour de la Grotte, j'ai aperçu tout à coup une chose blanche au fil de l'eau. Il m'a semblé que c'était un homme ; je suis descendu dans la rivière, et c'était un homme, en effet. C'était le jeune moine de la ville qui s'est réfugié dans la montagne l'année passée.

LA FILLE AINÉE.

Oh ! Le jeune moine de la ville !

LA CADETTE.

Celui qui avait un teint si blanc et les yeux clairs ?

LE BUCHERON.

Oui, celui qui était jeune et aimable.

LE PÈRE ET LA MÈRE.

Oh ! Oh !...

LE PÈRE.

Il est certain que le Maître de la Montagne commence à s'irriter.

L'AINÉE.

Ne peut-on sauver ce jeune homme ?

LE BUCHERON.

Si, si. Peut-être. Son cœur bat encore. Là-bas mes camarades lui ôtent ses vêtements et lui font rendre l'eau. Mais s'il revient à lui, il lui sera impossible de marcher. Prêtez-moi une planche, nous l'étendrons dessus et nous l'apporterons ici.

LA MÈRE.

Emportez un battant de la porte. L'aînée, enlèves-en un et donne-le lui.

L'aînée et la cadette se lèvent et ôtent un battant de la porte. Le grondement cesse complètement.

LE PÈRE.

J'espère qu'on le sauvera.

LA VIELLE FEMME.

Ce jeune moine de la ville, comment s'appelle-t-il?

LE PÈRE.

C'est un certain Hirotarou à ce qu'on raconte. On dit aussi qu'il est fils d'une famille illustre de la ville. Un amour défendu par ses parents causa sa querelle avec eux. Alors, il s'est converti.

Pendant cette conversation, les jeunes filles enlèvent un battant de porte et le passent au bûcheron.

LE BUCHERON.

Alors, je l'emporte! Si le jeune moine reprend connaissance, nous le conduirons ici, il se reposera chez vous.

La fille aînée chuchotte quelque chose à la cadette, à part.

LA CADETTE.

Maman, nous allons le voir.

LA MÈRE.

Allez et revenez vite.

Les deux jeunes filles passent le pont avec le bûcheron et disparaissent à gauche, derrière la maison. Le père et la mère se lèvent et les suivent des yeux.

LA VIEILLE FEMME, à son domestique.

Certainement, ce jeune moine est le fils que M. Kara-

kouni chérissait. Les fils ne connaissent pas le cœur des parents. Celui-là a pris leur prudence pour de l'hostilité. Il s'est sauvé de la maison et il y a cinq ans qu'il n'a donné aucune nouvelle. Sa mère est morte de tristesse. C'était donc dans cette montagne qu'il s'était enfui?

LE PÈRE, retournant à sa place.

Pardon! Êtes-vous une des parentes de M. Hirotarou?

LA VIEILLE FEMME.

Non, non. Maintenant, je vais tout vous dire. Moi, je suis la mère de l'Ermite.

LE PÈRE et LA MÈRE.

Vous êtes la mère de l'Ermite?

LA VIEILLE FEMME.

Oui, soixante-deux ans sont passés depuis la naissance de cet enfant. J'avais dix-huit ans. J'eus un rêve dans lequel je vis tomber du ciel et entrer dans ma bouche, un bâton sacré. Alors, j'ai donné le jour à ce fils.

LE PÈRE et LA MÈRE.

Ho!

LA VIEILLE FEMME.

Nous l'avons nommé Ohzounou. Dès l'enfance, il était différent des autres par sa figure et par sa sagesse. A partir de treize ans, il étudia et comprit seul le Bouddhisme. A dix-sept ans, il alla dans la montagne Kongo pour commencer sa vie d'abstinence et d'ascétisme. A trente-huit ans, avec la permission de mon mari qui est mort maintenant, il se réfugia dans la

montagne Katsuraghi. Après avoir accompli des œuvres pleines de difficultés, il put explorer les montagnes escarpées et les endroits où habitent les démons et il obtint une puissance irrésistible et surnaturelle. On l'admire à présent comme s'il était une divinité vivante. Il sauve le monde et bénit les hommes, j'en entends parler et j'en suis glorieuse, moi, sa mère. Cependant, mon mari est mort depuis longtemps et je suis vieille et isolée ; en pensant à mon fils tous les jours, je pleure et je brûle du désir de le revoir. Les larmes et la douleur m'ont rendue aveugle...

Elle ne peut retenir ses sanglots. Le domestique s'empresse autour d'elle. Les vieux, mari et femme, écoutent ses paroles avec étonnement.

LE PÈRE.

Ah ! Nous ne nous doutions pas que vous étiez la mère de la divinité vivante. Pauvre dame !

LA MÈRE.

Oui, pauvre dame ! Voulez-vous entrer par ici ? Hélas ! hélas !

LE DOMESTIQUE.

Entrez, maîtresse.

Le domestique fait asseoir avec soin la vieille femme dans la maison.

LA VIEILLE FEMME.

Maintenant ma vie se termine. Mais, pendant que je suis encore de ce monde, je veux revoir mon fils et lui dire un dernier adieu. C'est pourquoi je suis venue de loin, sans m'être assurée qu'il était là. Comme nous sommes malheureux, ici-bas ! Ah ! si je deviens terre après ma mort, que je sois la terre de cette montagne ! Ahomoushi (c'est le nom du domestique), profitons de l'occasion

de ce phénomène extraordinaire, conduis-moi dans la montagne et abandonne-moi dans un coin (Elle fond en larmes). Ou plutôt puissai-je être dévorée par l'ours et par le loup.

LE DOMESTIQUE.

Ne vous désespérez pas tant, maîtresse. L'Ermite ne sera pas absent longtemps. Nous allons demander au maître de cette maison de nous avertir lorsqu'il connaîtra le retour de l'Ermite. Soyez courageuse.

LA MÈRE.

C'est vrai. Les regards de l'Ermite traversent l'espace. Peut-être sait-il déjà que vous êtes ici et aussi que le Maître de la Montagne a commencé à s'irriter. Alors, il va revenir peut-être aujourd'hui. N'est-ce pas, mon mari ?

LE PÈRE.

Oui, oui, c'est cela. Malgré tout (en se tournant vers l'étrangère), aujourd'hui, reprenez votre chemin. Nous voudrions vous loger ici, mais notre maison est si pauvre que nous n'aurions pas assez de couvertures. Je vous prêterai un manteau en paille et un chapeau de bambou. Avant qu'il ne pleuve, descendez vers le village. Je vous le conseille, c'est mieux. Faites cela, faites cela !

LA VIEILLE FEMME.

Non, non. Je ne retournerai pas en arrière. Je veux mourir ici et devenir la terre de cette montagne !

LE DOMESTIQUE.

Si vous avez pris la résolution, maîtresse, de ne pas retourner, nous nous inclinerons. Mais ils ne peuvent

vous loger dans cette maison. Impossible de gravir la montagne aujourd'hui, et la pluie va tomber ; il nous faut aller au village où nous avons passé tout à l'heure. Là-bas, nous trouverons peut-être des gens vigoureux et avec eux je vous accompagnerai dans la montagne demain. Partons, maîtresse, je vous en prie.

LE PÈRE.

Faites cela, c'est mieux.

LA VIELLE FEMME pleure encore et refuse.

LA MÈRE.

Oh ! Quel malheur ! quel malheur !

LE PÈRE, apportant du grenier un manteau en paille et un chapeau de bambou.

Allons, mettez ceci sur vous et suivez votre chemin.

LE DOMESTIQUE, les recevant.

Je vous remercie. Excusez-nous du dérangement !

Tous les trois consolent la vieille femme qui pleure, puis l'obligent à se lever.

LE DOMESTIQUE.

Au revoir.

LE PÈRE et LA MÈRE.

Portez-vous bien.

La vielle femme et le domestique s'en vont. Les vieux, mari et femme, les suivent à cinq ou six pas et les regardent.

Alors, s'entendent les voix joyeuses des deux jeunes filles : « Papa, maman » (Bruit de leurs pas). Elles se présentent devant les parents.

L'AINÉE et LA CADETTE.

Papa ! Maman !

L'AINÉE.

Le jeune moine est sauvé ! Oh ! que je suis joyeuse !

Puis vient le bûcheron suivi de deux autres hommes qui portent la planche sur laquelle un jeune homme est étendu. Ils traversent le pont et viennent du côté de la conduite d'eau.

LE PÈRE.

Allez, allez. Amenez-le directement par ici..., c'est çà, c'est çà.

Tous aident le jeune moine à monter sur le plancher sur pilotis, du côté de la conduite d'eau. Ce jeune homme, Hirotarou de Karakouni, est âgé de vingt-sept ans environ ; son teint est brûlé par le soleil. Il est maigri par une longue pénitence, mais sa figure reste fine et témoigne de son origine noble. Il porte une robe blanche de moine, roussie par le feu et déchirée çà et là. Ses cheveux abondants, humides encore et liés par une ficelle, lui tombent sur le dos.

UN BUCHERON.

Eh bien?

UN AUTRE BUCHERON.

Attention!

HIROTAROU, qui se relève.

Je vous remercie, je me sens fort, maintenant.

LE PÈRE.

Venez ici, couchez-vous, couchez-vous.

HIROTAROU.

Non, non, je me porte bien, maintenant. Merci, merci bien.

Il s'assied près du foyer. Toute la famille l'entoure ; trois bûcherons restent assis également sur le plancher.

LA CADETTE.

Maman, il a jeté un regard, paraît-il, sur la vallée d'Ouest et il en a subi le châtiment.

LA MÈRE.

Je l'ai pensé (A Hirotarou). Vous saviez ce qui s'est passé il y a quinze ans. Pourquoi avez-vous fait cette chose?

HIROTAROU, confus.

Oh! Malgré moi; j'en suis bien puni.

Le père apporte une tasse d'eau chaude dans laquelle il a mis quelques plantes médicinales.

LE PÈRE.

Voilà un bon médicament, prenez ceci et calmez-vous.

UN BUCHERON.

Et racontez en détail votre histoire, si vous le pouvez maintenant, afin que cela nous serve aussi à nous conduire.

UN AUTRE BUCHERON, s'adressant au premier.

Tu as raison. J'ai entendu parler souvent de la résidence des démons, mais je ne sais où elle se trouve et ne puis même l'imaginer.

LA MÈRE.

Comment avez-vous pu avoir l'audace d'y regarder? C'est complètement interdit; c'est une contrée maudite, nous le savons tous, n'est-ce pas?

HIROTAROU.

Oui. Mais depuis quelque temps, j'en mourais d'envie. Mon maître, l'Ermite, avant de partir pour le Pays Lointain, m'avait spécialement averti, me disant: « Lorsque je serai absent, il y aura un grondement de la montagne dans la vallée d'Ouest. Quoiqu'il arrive, n'entre jamais dans la vallée. Attends le retour de Jenki et de Goki. » Et il est parti. Naturellement, je n'avais pas l'intention, d'abord, d'enfreindre l'ordre de mon maître. Cependant, il y a cinq jours, comme le grondement de la montagne devenait de plus en plus vio-

lent, j'ai eu l'idée que je serais coupable si je ne cherchais à connaître la cause de ce phénomène extraordinaire, malgré le péril que je pouvais courir. D'ailleurs l'Ermite permet à Jenki et à Goki d'entrer dans la vallée. Et moi, me considérait-il comme un moine en qui on ne peut encore avoir confiance? N'était-il pas déshonorant qu'à moi, qui suis capable de remplacer le maître en son absence, il fût interdit de connaître la cause du phénomène? Si les gens du village m'interrogeaient, comment pourrais-je leur répondre? A quoi bon ces exercices ascétiques, ces douleurs quotidiennes, si je n'arrivais, comme le maître, à dominer la nature. En sacrifiant la vie, rien n'est impossible à accomplir. Voilà ce que j'ai pensé, hélas!

LA MÈRE.

Oh! Et vous avez regardé dans la vallée?

HIROTAROU.

Je suis coupable. Ce matin en me levant je faisais encore toutes ces réflexions tandis que je descendais comme d'habitude vers le lieu assigné aux mortifications, vers l'est. J'entendis alors le grondement devenir plus violent et il me sembla qu'un gémissement venait jusqu'à mes oreilles. Malgré moi, je me sentis attiré et je descendis petit à petit vers l'Ouest, tournant le dos à ma direction première. Tout à coup, le ciel se couvrit, un brouillard épais tomba autour de moi et je crus me mouvoir en rêve. Je me trouvais dans une vallée où abondaient les vieux arbres et où il faisait noir comme pendant la nuit, même dans la journée. Soudain, j'aper-

çus devant moi un grand camphrier large de dix brassées, incliné transversalement. Le tronc avait de nombreuses fourches. Dans une des fourches, je vis un monstre inconcevable — animal, ou démon, ou divinité, je ne sais — un monstre tout tordu, gémissant et menaçant. Chaque fois qu'il s'agitait, les arbres et les roches étaient secoués comme par un tremblement de terre. Et son cri s'élevait comme une tempête d'hiver.

A ce moment, le grondement s'entend à nouveau.

Oh !...

Il s'arrête, cessant son histoire. Tout le monde change de visage. Peu après Hirotarou recommence.

HIROTAROU.

Mes cheveux se hérissèrent sur ma tête et j'eus honte de ce sentiment. A quoi avaient donc servi mes durs exercices d'ascète. mes longues mortifications ?

Mais une fois encore, mon corps frissonna, ma langue se paralysa, mes yeux se troublèrent et ma tête (**il la tient dans ses mains**) tourna comme si elle allait se briser. J'entendis le monstre me dire quelque chose d'horrible. Et peu à peu une force me poussait à écouter ses mots, à lui obéir. Je lui répondis, inconsciemment, des paroles irréparables.

Soudain, pris d'une nouvelle horreur, je me mis à fuir désespérément. Alors le monstre jeta trois fois la terrible malédiction qui vint jusqu'à moi. Oh ! même maintenant, je m'en souviens avec un frisson ! Mais, avec l'énergie du désespoir, sans reconnaître la droite de la gauche, je fuyais. Je ne sais combien je fis de lieues, sautant les racines des arbres et les roches.

Comment je suis tombé dans la rivière et m'évanouis, je l'ignore ! (Il tremble). Jamais je ne ressentis rien de semblable.

TOUT LE MONDE, avec sympathie.

Ah !

LA MÈRE, à ses filles.

Ciel ! C'est Hitokoto-Noushi ! (A tout le monde). Ses liens se relâchent peut-être ! Veillons, à partir d'aujourd'hui.

Le grondement de la montagne devient de plus en plus violent. Le ciel est couleur de plomb, des éclairs le déchirent. Les deux filles s'approchent de leur père.

LE PÈRE, à Hirotarou.

Donc, vous avez fait des promesses au Maître de la Montagne ?

Hirotarou se tient tête baissée. Le père et la mère se regardent.

LE PÈRE.

Ne vous y trompez pas, le Maître de la Montagne a beau s'irriter, finalement il ne pourra résister à l'Ermite ; celui-ci sera le plus fort. Il a toujours pour lui la justice.

LA MÈRE, à Hirotarou.

Vous êtes heureux d'être sauvé ?

L'AINÉE.

N'est-ce pas ?

HIROTAROU.

Grâce à vous tous, je suis sauvé. Je vous remercie infiniment (Il regarde le ciel). Oh ! comme il fait noir, épouvantablement noir ! Il faut pourtant que je vous quitte.

LE BUCHERON.

Où irez-vous, en nous quittant ?

HIROTAROU.

Je vais retourner à la montagne, à la résidence de l'Ermite.

LA MÈRE.

Hélas! Si affaibli, comment pourrez-vous gravir cette haute montagne? D'ailleurs, il est bientôt midi. Restez et vous mangerez avec nous.

LE BUCHERON.

C'est vrai. Elle vous invite de bon cœur, acceptez donc.

HIROTAROU.

Non, je ne puis. Je n'aurais aucune excuse à donner à mon maître...

A ce moment, avec un vent violent, la pluie commence à tomber. Les éclairs déchirent le ciel et on entend des coups de tonnerre.

LE PÈRE.

Ah!... La pluie qui ne pouvait manquer de tomber...

LA MÈRE.

Et quelle pluie! quels torrents! Entrez par ici, tous... (A Hirotarou). Maintenant, vous ne pouvez plus vous en aller... (A sa fille). Hitsughi, la pluie tombe dans la maison, tire la porte... Que se passe-t-il au grenier? (A son autre fille). Et toi, Ebouri, va regarder au grenier!... Entrez, entrez tous.

Le vent et la pluie deviennent de plus en plus violents, le tonnerre se rapproche.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

Dans la forêt de la Grande Montagne.

Au fond, une forêt épaisse. Vent et pluie. Éclairs et tonnerre. Au commencement d'octobre. Vers huit heures du soir.

De droite, brusquement, surgit un monstre noir qui a une taille d'un mètre et dont les hanches sont couvertes de poils épais, puis un autre tout jaune qui a deux ailes. Tous les deux courent, tombant et sautant, puis disparaissent à gauche. Ensuite, de droite également, sort un grand monstre · il tient deux petits monstres dans ses mains et dit : « Pourceaux ! allez-vous-en ! » Ce grand monstre, si on le considère avec attention, est un homme âgé de plus de cinquante ans, ses cheveux sont rouges et noirs, comme l'écorce du palmier. Ses pommettes sont saillantes, ses yeux brillent avec éclat, sa figure est maigre et laide, mais ne paraît pas féroce. Le haut de son corps est nu, mais ses hanches sont recouvertes d'une peau de bête ; sur son dos, il porte un coffre de moine ; à sa ceinture de corde, pend une hache au long manche. Il s'appelle Jenki. C'est un des domestiques de l'Ermite. Des deux monstres saisis par Jenki, l'un est mâle et l'autre est femelle. Le mâle a un visage de singe et la femelle a de gros yeux largement espacés. La partie inférieure de leur corps est celle d'un animal sauvage. La femelle a le sabot d'une biche. Sa peau est blanche, mais ses cheveux presque rouges. Tandis que Jenki les châtie, ils poussent des cris inarticulés comme des animaux ou des muets. Ils s'agitent, cherchant à s'enfuir.

JENKI.

Canailles ! Pendant l'absence de deux mois de l'Ermite, vous avez déjà transgressé sa défense ! Que ferai-je de vous ? Polissons ! Subissez donc ce châtiment !

Les deux monstres, dont le cou est serré par la main de Jenki, demandent grâce ; ils unissent les mains et le prient de pardonner.

JENKI.

Eh ! Avez-vous donc oublié ce qui s'est passé avant l'arrivée de l'Ermite ? A l'époque où les deux divinités malfaisantes, mère et fils, possédaient tout ce pays ? Quel traitement n'avez-vous pas subi alors ? Nuit et jour, toute l'année, vous étiez rudement corrigés par eux. Jamais de repos et vos corps toujours couverts de blessures (Il les serre plus violemment ; eux se remettent à crier et à demander grâce) Mais par qui donc avez-vous été sauvés ? Ingrats ! Vous oubliez le grand bienfait de l'Ermite ? Eh !...

Il lance les deux monstres, l'un à droite, l'autre à gauche. Tous deux sont projetés à deux ou trois mètres. Ils se prosternent le front contre le sol et prient Jenki de leur pardonner, en joignant les mains.

JENKI.

Cette fois encore, je vous pardonne. Mais si vous recommencez, je raconterai tout à l'Ermite et je vous ferai immobiliser éternellement par la puissance de ses incantations. Ne l'oubliez pas ! Misérables ! Allez-vous-en !

Les deux monstres s'enfuient précipitamment à droite. Les éclairs, le tonnerre et la pluie cessent. Le silence règne. Jenki a suivi des yeux la fuite des monstres.

JENKI.

Je suis pourtant revenu très vite, selon l'ordre de mon maître, l'Ermite, mais le mal est déjà fait. Ce que je craignais s'est produit.

Katsuraghi, la divinité malfaisante, bravant les défenses de mon maître, est entrée dans la vallée, et, sans doute, elle est parvenue à procurer quelque nourriture à Hitokoto-Noushi, son fils, captif de l'Ermite, car il recommence à s'agiter. Il gronde, et l'écho de ses cris

remplit la montagne. Et les esprits innombrables que l'Ermite avait domptés essaient, à son exemple, de se révolter. Hirotarou, le disciple, tombe dans la faute, visiblement (Il réfléchit). Ce soir, Katsuraghi, la mère malfaisante, reviendra-t-elle? Ceci est à craindre (Il regarde le ciel). Le temps s'éclaircit...

A ce moment, de gauche, un autre monstre entre en courant. Il ressemble à Jenki, mais, en vérité, c'est une femelle. Ses cheveux, semblables à l'écorce du palmier, sont fortement serrés et tombent sur son dos. Ses hanches sont recouvertes d'une épaisse fourrure et elle porte sur son corps un court tricot sans manches, d'une étoffe grossière ; à la main, elle tient un grelot, Jenki se retourne vers elle et dit :

JENKI.

C'est toi, Goki? Eh bien ! qu'y a-t-il?

GOKI.

Tout est arrivé comme l'Ermite le disait. Il est certain qu'Hirotarou est possédé par la divinité malfaisante, depuis l'accès de fièvre qu'il a eu le soir où on le sauva. Guéri maintenant, il change de caractère, comme s'il devenait un autre homme ; il ne regrette pas d'avoir regardé dans la vallée et il est orgueilleux comme s'il détenait la sagesse. Tous les jours, il réunit les gens des environs, il leur fait des sermons ; il prie Bouddha de les délivrer de leurs maladies. Quelques-uns sont guéris par l'effet du hasard. Mais cela frappe les hommes ignorants, et les jeunes femmes et les enfants surtout sont séduits par le visage blanc d'Hirotarou ; ils l'admirent, disant : « Il remplace l'Ermite. C'est un Bouddha vivant ». Il devient de plus en plus arrogant et n'a certainement plus de vénération pour son maître. C'est un traître. Si nous le laissons agir ainsi, le soupçon naîtra,

on doutera de la doctrine de l'Ermite. Il faut bien vite empêcher cela.

JENKI, écoutant attentivement et approuvant.

C'est à tout cela que je pensais à l'instant... La divinité malfaisante n'entrera peut-être pas encore ce soir dans la vallée d'Ouest. Non, sans doute. Alors, je cours au plus vite prévenir l'Ermite. Toi, descends au bas de la montagne et rends-toi compte plus exactement de ce qui se passe.

Goki approuve et se dirige vers le chemin par où elle est venue tout à l'heure.

JENKI.

Pendant que je n'y suis pas, veille avec soin sur l'entrée de la vallée d'Ouest.

Ils se séparent, l'un va à droite et l'autre à gauche et ils disparaissent à pas rapides.

La scène change.

SCÈNE II

Le même jour, vers minuit.

Au fond de la vallée, à droite et à gauche, les flancs escarpés de la montagne très élevée. A droite, au premier plan, sur la montagne, des arbres feuillus cachent le ciel. Par delà, encore plus haut, les roches dentelées. A l'extrême gauche, une partie des flancs de la montagne s'est écroulée peu de temps auparavant et forme une pente. Çà et là des morceaux de rochers de toutes tailles qui ont roulé l'un sur l'autre, ont écrasé des arbres dans leur chute.

Au haut de la pente, s'élève un grand camphrier qui domine la vallée. On aperçoit ses quatre racines énormes sortant de terre, et à peu près à un mètre de haut, le tronc de dix brassées se divisant lui-même en quatre grandes branches qui s'étendent dans des directions divergentes et, se ramifiant, couvrent toute la vallée de leur feuillage. Devant et derrière le camphrier, plusieurs buissons épais croissent. A temps couvert ou par la pluie, il fait dans la vallée noir comme pendant la nuit, même dans la journée. Le silence de minuit y devient effrayant. Mais par le clair de lune, la sublimité lugubre de ce lieu augmente. Au delà de la partie écroulée, derrière le camphrier, s'élève une roche grande comme une colline, qui domine toute la vallée. Près de la roche, on devine un petit sentier. Et du sommet

de la roche jusqu'à l'autre bord du précipice qui forme le fond de la vallée, à droite, un pont de roche couvert de mousse a été jeté par la nature.

L'extrémité gauche de ce pont, couverte des branches du camphrier et des autres arbres, est invisible.

Près de la montagne rocheuse qui domine la vallée, de vieux arbres, des sapins, des cyprès, croissant tout droit, s'élevant jusqu'au ciel. Par intervalles à travers ces arbres, on voit une autre montagne rocheuse plus haute et plus lugubre encore qui s'unit à la grande roche déjà décrite.

Au pied de celle-ci, un ruisseau coule comme une étoffe de soie blanche. Il se disperse irrégulièrement entre de petites éminences aux formes étranges. Il vient de droite et serpente en zigzags, tantôt lent, tantôt rapide, dans un lit qui s'élargit et se rétrécit. Finalement, il tombe en cascade dans le précipice à gauche

Au soir, une averse est tombée, et, dans l'air, les lambeaux de nuages pluvieux s'égarent encore ; le ciel bleu se montre çà et là dans l'intervalle des nuages.

Au loin, des éclairs aux lueurs si faibles qu'on les dirait fatigués, apparaissent de temps en temps. Peu de temps après, comme s'il se souvenait qu'il doit se faire entendre, le tonnerre gronde, pareil au bruit d'une meule de pierre qui tourne. Des arbres, les gouttes d'eau tombent encore. Dans l'intervalle des branches du camphrier, le croissant de la lune apparaît. Quelque part, la voix inconnue et moqueuse d'un oiseau s'élève, on dirait la flûte d'une fée.

La nuit s'avance. Le vent se calme complètement. Le silence règne dans toute la vallée.

A ce moment, au fond de la vallée, au delà de la pente, derrière le camphrier, des rires éclatent. Ils sont si bizarres qu'on ne peut croire à des rires humains. Alors, on voit des ombres apparaître sur la scène, la main dans la main. Elles contournent le pied de la pente, passent en se courbant sous les branches du camphrier et les mêmes rires éclatent. Ces ombres ne sont ni des oiseaux, bien qu'elles leur ressemblent, ni des animaux, bien qu'elles leur soient pareilles et surtout elles ne sont pas des hommes : ce sont des monstres nus.

Parmi eux, on peut reconnaître les quatre monstres de la scène précédente. Plus un autre monstre qui a les cheveux blancs et une taille de moins d'un mètre, et un monstre femelle dont les longs cheveux noirs retombent sur le dos Le monstre aux cheveux blancs possède une tête énorme, un nez fortement aquilin et une queue longue, mince, comme celle d'un rat. Il marche à petits pas, comme un vieillard. Le monstre femelle est couvert de plumes de l'épaule à la hanche ainsi qu'un faisan, mais sans ailes ni queue ; ses jambes et ses pieds sont ceux d'un oiseau. Sa figure, contrairement à ce qu'on attendait, n'est pas laide.

Ils sont tous les six pleins de gaîté, et hors le vieux monstre aux cheveux blancs, ils courent et sautent par bonds de souris. On ne peut pas les distinguer, du reste, bien nettement.

Ils sont venus sur la scène la main dans la main. Ils commencent à s'interpeller avec des cris d'animaux, dirait-on. Le vieux monstre aux cheveux blancs seul se tait. Tous les monstres forment une large ronde et tournent en chantant.

PREMIER MONSTRE.

Ha-té-ta.

DEUXIÈME.

Ha-té-ta.

TROISIÈME.

Ha-té-ta.

QUATRIÈME.

Ha-té-ta.

CINQUIÈME.

Ha-té-ta.

LE PREMIER MONSTRE.

Pi-ka-Pi-ka, ha-té-ta.

LE DEUXIÈME.

Go-ro-go-ro, ha-té-ta.

LE TROISIÈME.

Bi-sho-Bi-sho, ha-té-ta.

LE QUATRIÈME.

Pi-ka-Pi-ka, ha-té-ta.

LE CINQUIÈME.

Go-ro-go-ro, ha-té-ta.

TOUS.

Bi-sho-bi-sho, ha-té-ta (En même temps). Ha-té-ta ! Ha-té-ta !

L'oiseau qui chantait, cesse un instant et recommence. Au son de sa voix, les monstres dansent en ronde sous les branches du camphrier qui s'étendent comme un plafond. Les nuages se dispersent et la lune apparaît sereine.

TOUS.

No-konda-Kou-rommo !
Thin-rér-ré-Tiro-ro !
A-papa-Ki-rara !
A-papa-Ki-rara ! Ki-rara !

Ils dansent toujours, battant la mesure de leurs pieds, puis, cessant de chanter, ils tournent rapidement.

TOUS, en même temps.

Tournons ! Tournons ! Tournons !

Quand ils cessent de tourner, ils recommencent à chanter. A la fin de la troisième danse, un cri formidable — comme le cri d'un lion blessé — s'entend brusquement près du camphrier.

En même temps, le camphrier qui couvre presque toute la vallée est secoué avec fracas. Et le cri se prolonge. Il se répète une deuxième, une troisième, une quatrième fois, de plus en plus lugubre. A chaque fois, les branches du camphrier et des autres arbres et les roches même sont secouées. L'écho retentit dans la montagne et dans la vallée. Et à ce bruit, les feuilles mortes prêtes à tomber, les petites branches desséchées et même les feuilles de l'arbre toujours vert tombent comme la pluie. Soudain, la branche du camphrier la plus violemment secouée se brise avec bruit tout près du tronc. L'être qui pousse le cri apparaît alors enserré dans la deuxième fourche du camphrier dont le milieu est fendu en deux. C'est un grand monstre nu et tordu qui a une taille de deux ou trois mètres. Sa figure est invisible à cause de ses longs cheveux rouges et noirs échevelés comme la crinière d'un lion et qui lui tombent sur le nez et sur les yeux. Il donne cependant au spectateur une impression de majesté malgré sa laideur horrible. De son bras gauche, gros comme le tronc d'une glycine, il serre une grande branche près de celle qu'il a brisée tout à l'heure, et de sa main droite, il cherche à en saisir une autre, au-dessus de sa tête. A demi caché par le tronc de l'arbre, l'on ne peut voir que la partie supérieure de son corps qui ne paraît pas différer de celle d'un homme ; cependant, à ses jambes qui brisent les petites branches autour de lui, brillent des sabots argentés par la lumière de la lune ; elles sont semblables à celles d'un sanglier ou d'un bœuf sauvage. C'est Hitokoto-Noushi, divinité animale, le maître de ce pays, il y a trente ans.

Tout d'abord, on ne perçoit que des grognements, mais peu à peu ces grognements prennent un sens. A son premier cri, les petits monstres qui dansaient, se sont brusquement arrêtés comme les rats surpris par la voix d'un chat ; au second cri, ils se dispersent dans toutes les directions en poussant

des clameurs étranges. Mais deux monstres un peu plus grands et pareils à des animaux, ne s'enfuient pas loin, et même, après la chute de la grande branche, ils restent sous une roche du voisinage tenant leur tête dans leurs mains.

HITOKOTO-NOUSHI.

Heun! Heun!... Maman! Maman! Reviens! Reviens vite!... Je veux du sang! J'ai soif! Je souffre!... Heun! Heun!

Les monstres accroupis sous la roche se montrent peu à peu, se regardent, haussent les épaules et s'élancent brusquement sur la scène.

LE PREMIER MONSTRE.

Hi-hi-hi!

LE SECOND.

Hi-hi-hi!

LE PREMIER.

Grognez! Grognez! Hi-hi-hi! Lâche! Hi-hi-hi!

LE SECOND.

Grognez! Grognez! Hi-hi-hi! Impuissant! Hi-hi-hi!

Ils passent au-dessous de Hitokoto-Noushi, le regardant et lui montrant les dents; celui-ci crie:

HITOKOTO-NOUSHI.

Arrière!

Dès qu'est poussé ce cri fort comme le tonnerre, les monstres sont projetés environ à deux mètres de distance, mais pendant que la divinité lance la malédiction suivante, ils se relèvent et apparaissent à nouveau. D'autres monstres, comme des gamins qui ne craignent plus le châtiment de leurs parents, arrivent de tous côtés, sortant la tête de derrière les roches et les buissons où ils se cachaient, montrant les dents et encourageant les deux monstres dans leur rébellion. Cependant, dès que la divinité s'écrie: « Arrière », ils se dispersent précipitamment.

HITOKOTO-NOUSHI.

Vous qui n'êtes que la poussière sous mes orteils,

vous osez me traiter comme un lion ou un tigre malade? Attendez que je retrouve ma puissance... je me vengerai! Aucun de vous, il y a trente ans, n'eût jeté un regard sur cette montagne. Mais depuis, l'Ermite est venu... L'Ermite qui n'est qu'un vieillard, pourtant.

Mais dans quel état suis-je, ainsi lié par ce vieillard! Qu'es-tu devenue, ma puissance, jeune et si forte qu'elle débordait de mon corps! Alors, en y posant le pied, j'écrasais comme des champignons les flancs des montagnes rocheuses!... Ah! Où t'en es-tu allé, « Été » jeune et fort où les arbres et les herbes croissaient abondamment? Oh! l'Été des feuilles vertes et plein de jeunesse... Oh! l'Été éclatant, vivant, robuste et vigoureux, où t'en es-tu allé? Le tonnerre est ton cri. L'éclair est la lumière de tes yeux. Tu peux enflammer les roches et brûler la terre car c'est toi qui es la chaleur éternelle, et la jeunesse éternelle, et la puissance éternelle. Tout est toi. Et moi, je suis toi-même (Soupirant longuement). Oh! Cet Été plein de vaillance et de jeunesse est parti! Depuis lors, trente étés ont déjà passé!... Heun! Heun!... Non, non, je suis l'Été maintenant, l'Été lui même... (Il reprend après un silence): Un vieillard inventa une incantation odieuse, lia ma puissance forte et jeune, écrasa ma vie et me défendit de manger le cœur vivant des animaux sauvages, trois fois par jour et par nuit! Pourquoi me tourmente-t-il ainsi? Pourquoi?... Heun! Heun! Quel mal ai-je fait? Il m'imposa le travail de construction d'une taupe! Est-ce mal à moi de ne pas l'avoir accompli?

Les monstres recommencent à se promener sous les branches.

LE PREMIER MONSTRE.

Tu dis boire, mais c'est le sang des animaux que tu bois ! Hi-hi-hi !

LE SECOND.

Tu dis manger, mais ce sont les entrailles des animaux que tu manges ! Hi-hi-hi !

TOUS LES DEUX, à la fois.

Hi-hi-hi ! Hi-hi-hi !

HITOKOTO-NOUSHI.

Arrière !!!

Les monstres s'enfuient. Quelques-uns se sauvent dans les buissons.

HITOKOTO-NOUSHI.

Est-ce qu'on peut vivre sans boire ? sans manger ? Heun ! Heun !... Boire et manger sont les seuls soutiens de la vie ! (S'adressant aux monstres inférieurs). Poltrons ! nés démons, vous vous laissez lâchement maltraiter par l'Ermite et par ses domestiques, Jenki et Goki. Vous ne mangez plus de chair à votre désir et vous êtes secs comme l'herbe. Lâches ! Redevenez arbre ou herbe. Faites-vous pierre ou terre. Si vous voulez devenir une divinité, imitez-moi, pauvres insectes !

LE PREMIER MONSTRE.

Lâche ! Toi qui te vantes ainsi, tu es vaincu par l'Ermite !

LE SECOND.

Hée ! Hée ! Vaincu ! Vaincu !

TOUS, en même temps.

Hée ! Hée ! Pourquoi ? Pourquoi es-tu vaincu ? Hi-hi-hi ! Hi-hi-hi !

HITOKOTO-NOUSHI.

Arrière !!!...

Il soupire péniblement et l'on dirait qu'il vomit du feu.

Je dois manger le cœur vivant d'un animal sauvage trois fois par jour et trois fois par nuit et si je ne bois pas deux ou trois fois par an le sang du fœtus d'un animal, entre le premier quartier de la lune et la lune pleine, je perds ma puissance surnaturelle... Heun! Le vieillard, ayant deviné cela, même avant son entrée dans la montagne, m'isola par sa force bouddhique. A soixante-dix lieues à la ronde, il chassa au delà de la mer les animaux sauvages indispensables à ma vie. Aussi ma puissance surnaturelle disparut-elle et maintenant je ne puis résister à l'Ermite... Heun! Ma mère, Katsuraghi, était aussi en danger, mais elle s'est sauvée par sa force magique. Dès que l'Ermite quitte cette montagne, elle vient m'apporter le cœur vivant d'un animal sauvage, profitant de l'inattention de Jenki et de Goki. Quand je me nourris, je sens mes forces décupler. Si je suis fort aujourd'hui, c'est que ma mère m'a porté récemment de quoi manger... Ah! je veux boire, boire le sang vivant du fœtus d'un animal! Le sang du fœtus! Il y a quinze ans que je n'en ai bu! Même avec le pouvoir magique de ma mère, il est si difficile d'apporter de si loin, de plus de soixante-dix lieues, un fœtus vivant... Hélas! ma force s'épuise déjà! Pourrais-je encore briser une seule branche? Heun! Heun!

Il secoue de la main une branche du camphrier pour la briser, mais il n'y arrive pas et il se plaint longuement.

LE PREMIER MONSTRE.

C'est le châtiment de ton caprice et de ton opiniâtreté. Demande pardon à l'Ermite ! Vite, vite !

LE SECOND.

Va, va ! Demande pardon, vite, vite !

TOUS, en même temps.

Va, va ! Demande pardon, demande !

HITOKOTO-NOUSHI.

Hé ! Jamais je ne demanderai pardon à l'homme ! Quelle que soit la torture qu'il m'inflige, qu'il me fasse la proie de l'aigle ou du faucon qui mille fois par jour et par nuit transperceront mes viscères de leur bec de fer ardent, qu'il brise mes os et qu'il y verse nuit et jour du plomb bouillant, jamais je ne demanderai pardon à l'homme ! Attends, vieillard ! A peine aurai-je bu le sang du fœtus vivant que je déchirerai ton corps en huit morceaux !

Il concentre toute sa force sur la main qui saisissait une branche et celle-ci commence à se briser avec bruit. Tous les monstres s'enfuient à la fois, la tête dans leurs mains. A ce moment, Hitokoto-Noushi jette la branche qu'il a brisée à grand peine, ce qui forme une pluie de feuilles. Les monstres crient et se sauvent. Le grondement de la montagne continue un moment,

HITOKOTO-NOUSHI.

Heun ! Heun !

Mais, dans cet effort désespéré, la divinité animale a perdu toute son énergie. Épuisé, il laisse tomber, inertes, ses bras et ses jambes ; on dirait un mort. De temps en temps, il pousse un grondement qui va s'affaiblissant. La lune a changé de place, sans qu'on l'ait remarqué. L'oiseau à voix étrange qui chantait à intervalles réguliers s'est tu. Alors, du côté droit du Pont-de-Roche, une ombre noire et étrange apparaît brusquement. De loin, elle représente un singe ou un homme. Elle a de longs cheveux en désordre. Dans sa main droite, elle porte quelque chose ; debout, sur le pont, elle

hésite un moment, puis subitement, elle gravit une colline rocheuse à gauche. En même temps, un vent violent passe et secoue tous les arbres de la montagne. Le grondement de la montagne s'entend à nouveau. Le monstre réapparaît au-dessus de la pente, au pied du camphrier. Sa figure, ses bras robustes, ses reins énormes et sa poitrine sont jaunâtres ; à la lumière, son teint est pâle. Il est nu, la partie inférieure de son corps, grosse comme celle d'un ours, couverte de rudes poils roux. Ses longs cheveux rouges tombent en désordre jusqu'à terre. C'est un monstre femelle. Ses yeux sont énormes ; sa bouche, en s'ouvrant, atteindrait ses oreilles. Cependant sa figure n'est pas laide et donne une impression de majesté. Le monstre femelle porte dans sa main droite quelque chose comme l'enfant nouveau-né d'un homme ou d'un animal.

LE MONSTRE FEMELLE.

Oh ! mon fils chéri ! Tu m'as attendue longtemps ! Mais voici, ce soir, je t'apporte enfin, je t'apporte... Bois vite ce sang vivant ! Vite, vite, bois-le !...

La divinité animale ne répond que par un grondement.

LE MONSTRE FEMELLE.

Qu'est-ce ? Que t'arrive-t-il ?

Le monstre femelle est inquiet. Vivement, il monte au tronc du camphrier jusqu'à la fourche où se tient Hitokoto-Noushi et se penche sur lui qui est couché, étendu sur le dos.

LE MONSTRE FEMELLE.

Hé ! qu'est-ce ? Qu'est-ce qui t'arrive ? Oh ! mon enfant chéri ! Je t'ai apporté un fœtus. Bois vite ce sang vivant. Pour te sauver, j'ai cherché, cherché partout, passant la mer et les montagnes, cent lieues à l'Ouest, cent lieues au Nord, allant et venant, parcourant l'espace sur plus de six cents lieues. Et finalement, j'ai trouvé à grand peine ce fœtus parmi les sept petits d'un animal. Si tu bois ce sang, tu te rétabliras tout de suite, tu regagneras ta puissance surnaturelle. Bois vite, bois.

NITOKOTO-NOUSHI.

Heun !... Heun !... Fais-moi boire, vite !

Le monstre femelle saisit de ses mains le corps du fœtus et le presse avec énergie sur les lèvres de la divinité animale. Celle-ci ouvre la bouche toute grande : le sang y coule. En même temps (sans qu'on sache pourquoi), la divinité est suffoquée, elle se tord, étend les mains, grogne et souffre, paraît-il, atrocement. Le monstre femelle ne sait plus que faire ; abandonnant le fœtus, elle soigne la divinité en pleurant.

LE MONSTRE FEMELLE.

Oh ! Oh ! Qu'y a-t-il? Qu'y a-t-il?

HITOKOTO-NOUSHI.

Heun ! Heun ! Le sang que je viens de boire maintenant... Heun !... n'est pas du sang vivant ! C'est du sang mort ! C'est du sang corrompu !... Heun !... C'est du poison ! C'est du poison ! Mes viscères brûlent ! Mes entrailles bouillonnent ! Mes os se brisent ! Heun !... Heun !...

Sa voix devient de plus en plus faible.

LE MONSTRE FEMELLE.

Hélas ! Ce n'est pas du sang vivant? Il est corrompu ?

Elle se retourne et saute de la branche à terre. Elle ramasse le fœtus tombé à terre et le regarde avec attention à la lumière de la lune. Alors, saisie de désespoir, de colère et de regrets, elle grince des dents, jette le fœtus à terre, piétine de rage et crie :

LE MONSTRE FEMELLE.

Oh ! quel remords ! quel remords ! Dire que j'aurais pu apporter ce soir le fœtus sain et sauf: je l'apportais en le couvrant de toute l'épaisseur de mes longs cheveux, mais il est resté exposé pendant toute une nuit au souffle de la mer et pendant deux longs jours et deux longues nuits, il a reçu le brouillard de la plaine et le vent de la montagne ; c'est pourquoi il est mort, ce fœtus, le plus précieux parmi les sept d'un animal ! Il est mort ! Son sang s'est corrompu ! Non seulement tu

ne peux regagner ta puissance, mais tu es empoisonné par le sang corrompu qui pénètre tes entrailles! Le sang est devenu poison, il est comme du plomb bouillant. Oh! Regret! Oh! Douleur!

De nouveau, elle monte subitement au camphrier avec la souplesse d'un singe, soigne et embrasse la divinité qui se plaint, se retournant de tous côtés.

LE MONSTRE FEMELLE.

Je souffle dans ton corps mon haleine, rétablis-toi et redeviens toi-même comme auparavant!... Deviens fort!... fort!...

Son cri se réduit peu à peu en un sanglot. La montagne, la vallée, la forêt et la rivière retentissent à sa voix et l'écho se prolonge, traînant et lugubre. Au delà de l'horizon, un nuage noir sort et cache la lune qui va descendre vers le pont de roche.

LE MONSTRE FEMELLE.

Parle! Parle! Oh! Oh!

A ce moment, la divinité animale agite ses mains et ses jambes qui pendaient mollement et commence à gémir.

HITOKOTO-NOUSHI.

Heun! Heun! Depuis lors, trente étés sont venus et passés et mon corps n'est pas encore libre! Ma peine ne cesse point! Combien d'étés viendront et s'en iront ainsi, je ne sais! Plutôt mourir! je préfère la mort!... Pourquoi ne puis-je mourir? Pourquoi?... Oh! je suis jaloux de l'homme! Il peut se tuer, lui, je l'envie! La vie de la divinité qui ne peut se tuer est haïssable! Comment recouvrerai-je ma liberté première? Quand pourrai-je échapper à ce châtiment? Oh! je voudrais au moins ne plus me souvenir du passé où j'étais libre! Le souvenir est plein d'amertune!... Heun!... Mes entrailles

bouillonnent!... Mes os se brisent!... Heun! Je veux la liberté!... La liberté!... Oh! Mère, trouve quelque moyen! Sauve-moi! Maman!... Heun!... Heun!...

Sa voix s'affaiblit petit à petit. Le monstre femelle se met à courir follement, descend la pente en sautant par-dessus le ravin. Elle court en se tordant de douleur, ramasse le fœtus qu'elle a abandonné et le considère à la lumière de la lune. Elle grince des dents, tremble, et regardant la montagne rocheuse à gauche du pont de roche, commence à pousser une malédiction d'une voix rauque et lugubre. La lune a disparu. Soudain un éclair brille et un instant après le tonnerre s'entend.

LE MONSTRE FEMELLE.

Poisons de l'eau, de l'arbre, du marais et de la terre de ces montagnes, poisons que je peux commander comme je veux, emparez-vous de cet Ermite! Poison d'un grand serpent qui se meurt à moitié corrompu; poisons du scorpion, du crapaud et de la peste; poison dont une seule goutte peut brûler et enflammer les entrailles, le cœur et les poumons, tous, pénétrez dans les viscères de l'Ermite par tous ses pores! Qu'il soit tourmenté toute sa vie d'une atroce douleur: que ses os se brisent et se creusent jusqu'à la moelle! Et qu'il se torde comme un tourbillon, dans l'agonie, mille fois par jour et par nuit, ne pouvant ni se tuer, ni se reposer. Ah! que je le hais!... Autrefois, mon fils et moi, nous étions obéis comme les maîtres par les génies qui peuplent les montagnes, les vallées, les forêts, les rivières et les fontaines de ce pays; nous étions adorés comme les premières divinités par toutes les autres; et maintenant, nous voilà terrassés par un vieil homme (A ce moment, Hitokoto-Noushi souffre et gémit). Dans quel état sommes-nous? Dans quel état! Nous, divinités, ne pouvoir résister à l'homme! Pourquoi, pourquoi?

Elle crie, se jette à terre, gratte le sol, saisit et lance des pierres et du sable. Elle se roule, pleurant et gémissant. Puis, brusquement, elle se relève.

LE MONSTRE FEMELLE.

Oh! folle! folle! Je me suis trompée de voie. Abusée, moi aussi, par les paroles de ce vieil Ermite qui a la prétention de conduire et de sauver le monde, j'ai cru bon d'être propice aux hommes, ces insectes du globe! C'est en cela que je me suis trompée. Par toute la terre, y a-t-il une seule créature qui ne croit que sa vie vaille plus que celle des autres? Sauver autrui en s'abandonnant soi-même? Sauver les autres de la faim en enlevant la chair de sa cuisse! Un moment j'ai pu, moi aussi, proclamer cela. Non! C'est la règle capricieuse qu'a inventée, avec sa faible intelligence, l'homme lâche pour se défendre contre l'attaque des plus forts. Oh! je me suis trompée! Et combien j'étais stupide de vouloir être adorée comme une divinité bonne et juste par l'homme qui ne vaut rien. C'est par lâcheté que je me conduisais ainsi; tout en haïssant l'homme, je ne savais être cruelle... Oh! c'est ma faute! ma faute!... Je me suis trompée! trompée!... La bonté et la charité sont un chemin étroit et périlleux tracé par l'homme selon ses propres convenances! Il n'y a ni chemins ni limites dans le pays des démons, immense comme le désert, noir comme la nuit. Ah! pourquoi n'ai-je pas pensé à devenir le maître des démons? Et pourquoi ne deviendrai-je pas l'unique maître des démons dans tout le ciel et sur la terre...

Elle regarde la montagne avec une horrible expression de haine. Hitokoto-Noushi grogne péniblement.

Mais tant que vivra l'Ermite et que les hommes se conduiront selon ses principes, mon fils subira une telle agonie ! (Elle manque de tomber en pleurant, mais soudain elle bondit). A l'instant, tout de suite, je vais tremper mon corps dans la fontaine de la flamme où le feu de sept couleurs brûle et rutile. A partir d'aujourd'hui, pendant quarante-neuf jours, mille fois par jour et par nuit, je me baignerai dans cette fontaine. Je mourrai. Je renaîtrai et enfin je deviendrai le Maître tout puissant des démons, capable de prendre toutes les formes. Oui ! Et tout d'abord, je sacrifierai l'Ermite, avant de détruire complètement la race humaine !

Un éclair brille brusquement. Hitokoto-Noushi gémit à nouveau. Le monstre femelle se précipite vers lui, mais ayant heurté du pied le fœtus qu'elle a abandonné tout à l'heure, elle s'arrête et le ramasse. Encore un éclair. Le monstre femelle considère le fœtus avec une expression de regret et de rage ; elle le saisit par les jambes et le déchire avec violence. Le sang coule. Un éclair brille de nouveau. Hitokoto-Noushi gémit et le tonnerre gronde au loin.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

Dans la grande montagne.
En face, au pied de la montagne, des forêts. Deux bûcherons se reposent, assis sur une roche et la hache à la main. C'est vers la fin de novembre.

LE PREMIER BUCHERON.

C'est bien miraculeux que l'horrible grondement de la montagne se soit calmé si complètement. On dirait qu'il n'a jamais existé.

LE SECOND.

Personne ne résiste au pouvoir de l'Ermite, pas même les mauvais esprits, et vingt jours déjà ont passé depuis son retour.

LE PREMIER.

Oui, il y a trois semaines aujourd'hui que l'Ermite s'est enfermé dans la grotte du sommet de la montagne où il pratique des exercices ascétiques.

LE SECOND.

Il a même avec lui ses deux domestiques, Jenki et Goki. Aussi maintenant nous sommes tranquilles. Et nous nous sentons plus forts que jamais. Ce n'est pas

le démon avec son bâton, mais la divinité avec ses démons[1].

LE PREMIER.

Il a aussi un disciple : le jeune moine ; on ne doit pas l'oublier.

LE SECOND.

Tu parles d'Hirotarou ? (Le premier fait signe que oui). Moi, je me souviens que sur son visage blanc et fin il n'y avait que du dégoût pour nous au premier jour et tu n'ignores pas que, comme on pouvait s'y attendre, il a séduit la fille aînée de la ferme.

LE PREMIER.

Oh ! le misérable ! Et il paraît si sérieux ; tout le monde s'y trompe. La femme d'un Asé-Moushi, dit-on, a été aussi séduite par lui, mais, est-ce vrai ?

LE SECOND.

Peut-être. Ces mauvais bruits se sont répandus partout. Ce matin, il a brusquement quitté le village et il est rentré dans la montagne. Certainement, l'Ermite, notre Bouddha, ne lui permettra pas de rester son disciple. Chassé de la montagne, il reviendra au village. Alors nous le rouerons de coups pour le corriger.

LE PREMIER.

C'est bien, c'est bien. Nous nous sommes déjà repo-

1. Au Japon, on considère le démon beaucoup plus puissant quand il tient son bâton à la main. On emploie cette expression : « le démon avec son bâton » pour indiquer la perfection.

sés longtemps. Travaillons ferme pour rattraper le temps perdu. Allons, allons, au travail...

Ils se lèvent. A gauche, un officier, délégué de l'empereur, apparaît avec quelques-uns de ses hommes.

L'OFFICIER.

Attendez ! Attendez !

LES DEUX BUCHERONS.

Hée, hée.

L'OFFICIER.

Êtes-vous les bûcherons du village de Dogawa ?

LES BUCHERONS.

Oui, seigneur.

L'OFFICIER.

Je vous cherche. Conduisez-moi à la grotte où l'Ermite se livre à des pratiques ascétiques.

TOUS LES DEUX.

Oui, oui (Ce disant, ils hésitent).

L'OFFICIER.

Vite, vite.

LE PREMIER BUCHERON, avec timidité.

Excusez-moi... Mais personne n'a le droit d'entrer dans la grotte de l'Ermite...

LE SECOND.

Non; non. Personne n'en a le droit.

L'OFFICIER.

Taisez-vous !... Je suis le chef de l'armée et envoyé par ordre impérial pour arrêter l'Ermite, un mauvais prêtre.

TOUS LES DEUX.

Oh !

L'OFFICIER.

Des rapports, affirmant que Shokakou de Ehn et ses disciples pratiquent la doctrine hérétique depuis de longues années, trompent le peuple ignorant et accaparent toutes les richesses, sont arrivés à la cour impériale. Depuis quelques années, dit-on, ce solitaire devient de plus en plus malfaisant ; et il veut faire du Japon un foyer de rébellion. Dans ses incantations, il prononce des malédictions contre l'Empereur. On nous rapporte tout cela de jour en jour. Aussi, je suis venu par ordre impérial pour éclaircir ceci. On dit qu'il pratique la sorcellerie et peut commander aux mauvais esprits et aux démons. N'importe... Partout, sous le ciel et tout le long du rivage de la mer, il n'y a pas un coin de terre qui ne soit le royaume de notre souverain. De plus, l'Ermite ne pourra nous échapper. J'ai placé dans toutes les directions les gens qu'on m'a confiés et j'ai intercepté tous les passages... Allons, conduisez-moi vite.

TOUS LES DEUX.

Oui, oui.

L'officier et les deux bûcherons passent à droite.

SCÈNE II

La grotte de la montagne,

Donnant sur une vallée si profonde qu'on n'en devine pas le fond, une partie de la montagne rocheuse se dresse comme un château en ruines, prêt à s'écrouler dans cette vallée. A droite et à gauche, de hauts murs de roches

s'élèvent jusqu'au ciel. En face, un peu à droite, domine une énorme roche, de forme étrange, semblable à une tour. A ses pieds, la montagne descend en pente irrégulière jusqu'au premier plan de la scène. Là se trouve une grotte d'environ trois mètres carrés. Autour de la grotte de petites marches de pierre, mi-naturelles, mi-artificielles, montent et descendent.

De l'autre côté de cette grande roche, à droite et à gauche, des murailles rocheuses. Et tout près, deux vieux pins, un grand et un petit, qui dominent la vallée. Ils ont lutté contre le vent et la neige pendant des centaines d'années. Près des arbres, un étroit sentier conduit au pied de la montagne. Descente escarpée. Un gros sarment de glycine est attaché au tronc d'un pin pour faciliter la montée et la descente. Dans le voisinage, quelques pins et des buissons. La grotte, à peu de distance du niveau du sol, a une hauteur de trois mètres environ. On y pénètre par une fente de deux mètres de large. La façade, qui n'est pas nettement délimitée, peut avoir quatre mètres ; la profondeur, trois mètres. La voûte s'incline vers le fond. Dans l'intérieur, un homme habillé de blanc, avec la coiffure du prêtre et un bâton à la main, est assis, les jambes croisées, les yeux fermés, silencieux. On le prendrait pour une idole bouddhique de pierre. C'est l'Ermite. Il a à peu près soixante ans ; ses cheveux tombant de dessous son chapeau et sa longue barbe sont blancs comme la neige. Il a l'air d'un homme sain de corps et d'esprit. Il est solidement bâti, bien musclé ; son visage est bruni par le soleil. Il donne, malgré son âge, une impression de force et de jeunesse.

Derrière l'Ermite, dans la muraille rocheuse, à hauteur d'homme, dans une cavité creusée en forme de châsse, on voit une idole de bouddha, haute d'un demi-mètre. A terre, devant l'idole, un petit encensoir d'où monte en ligne fine la fumée de l'encens Dans un coin de la grotte, un bâton est posé contre le mur, à côté d'une paire de ghéta [1].

A l'entrée de la grotte (sur la scène), vis-à-vis de l'Ermite, un jeune homme est assis, le buste droit, la tête baissée, les mains croisées sur les genoux. C'est Hirotarou de Karakouni. Il n'a plus l'apparence du jeune moine noyé dans la rivière ; il a très bonne mine, n'étant plus maigre. Il est coiffé comme à la ville, d'une sorte de diadème. Une épée pend à son côté. Il porte le costume des nobles. Il doit être assis depuis longtemps car on devine son impatience. C'est la fin du mois de novembre, vers trois heures de l'après-midi. Le silence règne partout. On n'entend même pas la voix de l'oiseau. A ce moment, Hirotarou lève la tête, regarde la lumière du soleil et se tourne vers l'Ermite. Ensuite, il s'avance à genoux, se prosterne religieusement et se met à parler lentement.

HIROTAROU.

Veuillez m'excuser si je trouble vos saints exercices.

1. Espèce de socques en bois.

Mais l'heure de mon départ approche. C'est pourquoi, si vous le permettez, je suis venu vous parler de ma résolution de quitter ce pays pour passer quelques jours à la ville. Écoutez-moi, je vous en prie... Tout d'abord, j'ai à vous demander pardon. L'autre jour, quand vous êtes allé au Pays Lointain, vous m'avez chargé de vous remplacer pendant votre absence et je m'en suis acquitté de mon mieux. Cependant, j'ai commis une faute, car je suis entré par mégarde dans la vallée d'Ouest où vous m'aviez défendu de pénétrer. C'est pourquoi j'ai failli perdre la vie, par suite de ma négligence coupable. Je vous en demande sincèrement pardon. Je vous en supplie, excusez-moi... Il y a une chose cependant qui peut en partie racheter ma faute. Le soir où je fus sauvé, on me transporta dans une ferme et j'eus une grande fièvre. Pendant dix jours je demeurai là, en proie à un délire profond. Alors, je fus éclairé par une inspiration subite et mon esprit s'ouvrit brusquement à une vérité nouvelle. Pour la première fois, je découvris le moyen qui me permettrait de réaliser la doctrine de mon maître. Alors, depuis ce jour, je réunis les gens des environs et je me mis à les prêcher. Je les exerçai au culte et je priai Bouddha pour eux. L'efficacité de ces prières fut telle que, durant tout un mois, les maladies incurables guérirent, que beaucoup de personnes confessèrent leurs fautes et furent sanctifiées. Tout ceci, je le sais, est dû à la puissance de mon maître. Pourtant, je vous prie, Maître, considérez-le comme un de mes mérites et pardonnez-moi ma faute passée. Il y a encore une chose que je voudrais vous demander. On

dit que dans la capitale, la moralité publique baisse affreusement parmi toutes les classes et qu'il n'y a pas de prêtre capable d'avertir et de corriger le peuple. De plus, les épidémies sévissent là-bas ; on compte déjà les malades par centaines et par mille et on n'a pu trouver aucun remède efficace. Les incantations et les prières sont sans résultat ; le nombre des morts augmente de jour en jour et l'Empereur même est atteint par cette maladie. Aussi, sur son ordre, cherche-t-on par tout le pays un moyen de guérison. Bien que je sois sans expérience, j'ai formé le projet d'aller à la capitale, comme votre envoyé, pour guérir la maladie de l'Empereur et pour délivrer le peuple de ces maux du corps et de l'esprit. Voulez-vous me permettre d'y aller et d'essayer pendant quelque temps?...

Il se prosterne respectueusement, mais l'Ermite ne répond pas. Un temps.

HIROTAROU, levant la tête.

Son exercice ne doit pas être fini...

Il réfléchit, se prosterne à nouveau, puis continue :

J'ai encore une autre raison de partir. Mon père, que j'ai quitté il y a déjà plusieurs années, — car je ne pouvais m'entendre avec lui — a vieilli et se relâcherait de sa sévérité. On dit même qu'il désire ardemment me revoir. Nous sommes seuls, maintenant, le père et le fils, chacun de son côté. Moi aussi, je désire le consoler. C'est pourquoi, également, j'entreprends d'aller à la capitale...

Il salue encore sans obtenir de réponse.

Oh ! son exercice n'est pas encore fini **(Il regarde le ciel et**

voit le soleil qui décline. Enfin il se décide à partir et salue de nouveau). Excusez-moi, Maître, il faut que je parte, le soleil se couche. Je reviendrai dans la montagne où j'espère vous retrouver dans quelque temps. Au revoir, Maître, je vous souhaite une bonne santé.

Il se lève, se dirige à gauche et pose le pied sur la marche. A ce moment, l'Ermite ouvre les yeux lentement, dénoue ses mains et appelle Hirotarou, sans se lever.

L'ERMITE.

Attends, attends !

HIROTAROU.

Est-ce que votre exercice est fini ?

L'ERMITE, lentement.

Tu dis que tu vas à la capitale pour guérir la maladie de l'Empereur ?

HIROTAROU.

Oui, Maître.

L'ERMITE.

Et ensuite, dis-tu, pour délivrer le peuple de sa maladie du corps et de l'esprit ?

HIROTAROU.

Oui, Maître.

L'ERMITE.

Et enfin, pour consoler ton père, n'est-ce pas ?

HIROTAROU.

Oui, Maître.

L'ERMITE.

C'est cela ! C'est très louable !... (Il se tait un moment). Tu as dit tout à l'heure que tu avais eu une grande révé-

lation pendant ta fièvre et que tu avais compris une certaine chose pour la première fois ; mais, qu'est-ce?

HIROTAROU.

Voici. Avant de descendre de la montagne, je trouvais la doctrine de mon Maître la plus noble, la plus sublime, la plus haute et la plus sévère de toutes. Je la respectais, mais avec effroi, ne sachant comment parvenir au sommet de sa grandeur. Devant elle, j'étais abattu, consterné, n'apercevant aucun moyen de me sauver et de sauver les autres. Alors, dans mon accès de fièvre, j'ai entendu une voix divine qui disait : « Pour que le monde entier suive la doctrine de ton maître, découvre une voie plus facile ».

L'ERMITE.

Bien! Quelle est cette voie plus facile?

HIROTAROU.

Vous m'avez toujours enseigné ainsi : « Cherchez à aller directement à Bouddha. Et pour cela, jour et nuit, sans vous relâcher même un instant, ne détachez pas vos yeux de l'image du Bouddha irrité, tenant en main, au-dessus de votre tête, l'épée du Néant ; arrachez de vous-même toutes les fantaisies d'égoïsme et d'attachement. Brisez les désirs de votre corps par les exercices ascétiques, et marchez droit de tout cœur vers Bouddha... ». Or, c'est bien triste à constater, mais le peuple ignorant d'aujourd'hui est loin de la divinité et près de l'animal. C'est pourquoi il craint votre doctrine, il la déteste et s'éloigne ainsi de plus en plus de la voie qui le ferait monter. Alors, pour essayer de le sauver,

moi, j'ai prêché d'abord que la divinité et l'animal sont pareils au fond et que ce n'est pas faire un reproche à l'homme que de lui dire qu'il est semblable à la bête. Prendre la nature animale pour base de la vertu divine, c'est le premier pas de notre doctrine. Ainsi ai-je prêché.

L'ERMITE.

Oui ! C'est une doctrine mi-divine, mi-animale et ce n'est ni l'un ni l'autre. Dompter dans la cage de moralité la nature animale depuis sa naissance et vouloir la réformer graduellement, c'est la doctrine de « modération » comme l'appelle le sage Chinois. Ce n'est là que le moyen de développer la « nature humaine » et non pas celui de parvenir à la « nature divine », Cependant, toi, tu veux construire la vertu divine directement sur le fondement de la nature animale. C'est tout à fait comme si tu voulais dresser l'animal sauvage, tigre ou loup, sans le domestiquer, ni l'attacher à la chaîne. Un être inférieur comme toi, s'il suit une telle pensée, finira la proie des animaux. Celui-là seul qui put dompter le tigre peut enseigner une telle doctrine et dire que la divinité et l'animal sont pareils au fond. Un sot comme toi ne peut y prétendre !

A ce moment, au fond, de gauche, dans la vallée, le grondement de la montagne commence et pendant la conversation qui va suivre, il devient de plus en plus terrible. L'Ermite l'écoute.

HIROTAROU, un peu excité.

Malgré vos paroles, je ne peux vous croire. Et si l'on est obligé, comme vous le dites toujours, de réformer la nature pour parvenir à la vertu, d'éteindre la passion et de cultiver une énergie capable de détruire complè-

tement le désir corporel, les gens d'aujourd'hui n'y arriveront jamais. Cette énergie en fera seulement des êtres glacés et cruels...

L'Ermite, d'un geste lent, mais impérieux, l'empêche de continuer.

L'ERMITE.

Tais-toi ! L'énergie seule dissipera complètement l'erreur de cette génération corrompue. Tout est inutile sans l'énergie : la charité sans l'énergie, la bonté sans l'énergie, le conseil sans l'énergie, le devoir sans l'énergie, tout est inutile. Pour toi, n'ayant pas ta propre énergie, tu ramasses, voles et rassembles diverses forces prises aux autres. Et tu feins qu'elles soient tiennes et tu les emploies pour excuser et parer tes fautes. Tu choisis entre les deux chemins déjà tracés une voie qui conduit à la dégénérescence et tu l'appelles une voie, plus facile, de ma doctrine... Oh ! quelle usurpation !...

A cette brusque exclamation, Hirotarou, qui avait eu une attitude orgueilleuse jusqu'ici se presterne involontairement. L'Ermite se lève lentement, prend son bâton, met ses ghéta et sort de la grotte, disant :

Les gens qui se prétendent sages aujourd'hui deviennent lâches à force d'être prudents. Tu en es un vivant exemple. Démesuré dans tes prétentions, tu restes faible comme une femme en face de l'action. Il est donc naturel que ta parole et ta conduite se trahissent l'une l'autre. En vain essaies-tu de concilier les contraires, tu te trompes toi-même de plus en plus. Malheureux ! Dès le premier jour, j'ai vu qu'entre toi et moi, il n'y avait pas d'affinité. Je n'ai rien à faire avec toi. Va t'en. Je t'ai rappelé, mais ce n'est pas pour arrêter ton départ pour la capitale. Reçois seulement ces conseils comme

cadeau de voyage, puisque je t'ai considéré jusqu'à ce jour comme mon disciple.

Ce disant, l'Ermite se dirige vers les marches de pierre à droite de la grotte, Hirotarou l'arrête vivement.

HIROTAROU.

Vos reproches sont durs et injustes. Vous dites que mes paroles et ma conduite sont en contradiction, c'est trop! Je ne me souviens pas d'avoir transgressé vos ordres, si ce n'est celui dont je vous ai demandé pardon tout à l'heure. Surtout... parer ma faute avec les doctrines ramassées de droite et de gauche, employer celles-ci comme excuse à ma mauvaise conduite, non, je n'ai jamais fait cela. Si j'ai tempéré votre doctrine en y ajoutant mon interprétation personnelle, c'est uniquement pour votre gloire et pour le bien de l'humanité!

L'ERMITE.

Tais-toi! Ne viens-tu pas de dire que tu n'as pas transgressé mes ordres? Il vaudrait mieux que tu eusses le courage de les transgresser ouvertement. Tu le voudrais, mais tu ne le peux et tu cherches une excuse avec ta basse et lâche prétendue sagesse. Tu es le plus hérétique des hérétiques! Crois-tu donc que je ne devine pas tout ce qui t'est arrivé? Lorsque tu as entendu les imprécations de la divinité animale de la vallée d'Ouest, ton cœur a été troublé, puis séduit par sa doctrine et tu as glissé peu à peu vers lui. Crois-tu que je ne comprenne pas tout cela?

HIRATOROU.

Oh!

Il baisse la tête brusquement, involontairement et comme frappé aux sources de la vie.

L'ERMITE.

Tu dis que « la divinité et l'animal sont pareils au fond ». Mais c'est parce que tu t'es lié avec la divinité animale et tu ne peux t'en détacher. Et c'est ton orgueil aussi qui t'a fait parler tout à l'heure... Ne m'as-tu pas dit ne pas te souvenir d'avoir transgressé mes ordres? En effet, pendant ton séjour au village, tu as observé extérieurement les cinq commandements de Bouddha, mais comme un chien affamé, attaché par une chaîne, ne mange pas la viande posée devant lui parce qu'il ne peut l'atteindre. Déjà séduit, pourquoi n'as-tu pas alors suivi la Bête? Tu as désiré être caressé par la main douce de la femme et tu te réjouissais au fond de toi-même d'avoir été atteint de la fièvre. Tu prêches la doctrine sacrée, mais par tes paroles seulement. Combien est méprisable ta nature perverse! Que tu es méprisable toi-même!...

L'Ermite regarde attentivement Hirotarou qui baisse la tête.

Regarde ton costume... Un moine a-t-il besoin de revêtir ses habits du dimanche pour aller à la capitale?... Réfléchis!... N'as-tu pas honte?...

Hirotarou se tient immobile, la tête baissée. Le grondement de la montagne devient de plus en plus violent. L'Ermite fait deux ou trois pas, s'arrête, puis dit :

Pour sauver les gens obstinés et orgueilleux d'aujourd'hui, la tiède doctrine de la « modération » n'a aucune valeur, et ta doctrine de feinte modération doit être rejetée. La nôtre, qui veut tirer des mortels des natures divines considère « l'énergie » comme la substance de

l'être. Même l'animal parvenu aux dernières limites de « l'énergie » s'approche de la divinité. Toi, depuis ton origine, tu n'as aucune affinité avec la divinité, tu n'es même pas « homme » et ne peux devenir complètement « animal ». Retourne vite à la capitale, marche dans la voie de la vraie modération, et tâche au moins de devenir un honnête homme... Ah! combien tu es méprisable!...

Ce disant, l'Ermite se met à gravir les marches. Hirotarou le suit précipitamment et l'arrête, le retenant par la manche de sa robe.

HIROTAROU.

Voulez-vous vous arrêter un moment, je vous en prie? Vos graves paroles m'ont entièrement convaincu. Je me suis réveillé comme d'un rêve et je me repens. Vous avez raison : je suis un lâche et un ambitieux ; tout vient de l'orgueil de mon cœur. Mais je ne songe plus à aller à la capitale, je veux devenir un nouvel homme et accomplir mes exercices avec ferveur. Voulez-vous me reprendre à nouveau pour disciple et me pardonner cette fois encore?

Sa voix s'assourdit peu à peu à cause de ses larmes. Le grondement de la montagne devient moins violent.

L'ERMITE.

Lâche-moi.

HIROTAROU.

Veuillez me pardonner une dernière fois! Maintenant, je vous serai toujours fidèle. Bien que votre colère soit raisonnable...

L'ERMITE.

Lâche-moi... Car tu n'es plus qu'un étranger pour moi et je n'ai pas de colère contre toi... Lâche-moi...

L'Ermite dégage sa manche de la main d'Hirotarou et veut s'en aller. Hirotarou le suit et le saisit à nouveau par la manche. L'Ermite lève son bâton et pousse un cri. Hirotarou lâche la manche de l'Ermite et tombe sur le dos avec un gémissement. L'Ermite s'apprête à monter les marches de pierre sans même regarder derrière lui. A ce moment, à la descente des marches (c'est-à-dire au pied de la grande roche, à droite, derrière la grotte), Zenki se montre brusquement jusqu'à mi-corps et crie :

ZENKI.

Hélas! Hélas!

Ce disant, il saute, descend précipitamment vers l'Ermite qui s'est arrêté, et s'accroupit près de lui.

L'ERMITE, lentement.

La divinité Katsuraghi est-elle entrée dans la montagne?

ZENKI, haletant.

Oui, Maître! La divinité Katsuraghi est entrée dans la montagne tout à l'heure avec un élan plus violent que jamais.

L'ERMITE, lentement.

Bien, bien.

ZENKI, encore haletant.

Durant quarante-neuf jours et quarante-neuf nuits, dans le Goufre-du-Soufre, au Pays-du-Nord, elle a accompli les sortilèges prescrits pour devenir maître des démons. Ainsi a-t-elle obtenu une puissance surnaturelle et invincible; ne craignant plus la lumière du soleil, dispersant les esprits qui s'y opposaient, elle a déjà franchi la vallée, malgré votre interdiction. Nous n'avons pas le moyen de lui résister. Venez vite arrêter les divinités malfaisantes, mère et fils, par votre incantation. Hitokoto-Noushi est plein de vie aujourd'hui et

déploie toute sa force. Tout à l'heure, il a brisé une branche énorme.

Le grondement recommence plus violent.

Oh! Oh! Il commence à agir! Oh! Oh!

L'ERMITE.

Ne bouge pas. Il n'y pas de danger. Je vais aller me rendre compte de tout ceci. Suis-moi.

L'Ermite marche lentement en avant, monte les marches de pierre et disparaît. Zenki le suit et disparaît aussi. Le grondement de la montagne s'affaiblit graduellement, mais il se prolonge encore pendant le monologue qui va suivre.

Hirotarou se lève à grand'peine. Son visage est pâle comme s'il était à demi-mort. Il se tient courbé, la tête baissée, sans énergie ; il soupire profondément et dit :

HIROTAROU.

« Tu as un cœur orgueilleux, mais tu es faible au fond de toi-même ! » ... « N'ayant pas d'énergie propre, tu ramasses, voles et assembles diverses forces prises aux autres » ... Que je suis misérable !... Oui, je ne peux même devenir un honnête homme.

Si la doctrine de la « modération » se trouve entre les deux voies, je ne peux la suivre. Et la voie sévère de l'Ermite, maintenant que je suis abandonné de lui, je ne peux la suivre non plus. Cependant, je ne veux pas descendre jusqu'à l'animal. Ah ! Comment faire, je ne sais !...

Pendant ce monologue, au milieu de la scène, à gauche au pied de la grande roche, le monstre femelle — la divinité de Katsuraghi — apparaît brusquement jusqu'à mi-corps. Elle est nue. Ses longs cheveux rouges et noirs retombent sur son front et sur ses épaules comme la crinière d'un lion. Elle ouvre sa large bouche et montre ses dents. A peine a-t-elle ri qu'elle se cache derrière la roche.

HIROTAROU.

Il y a cinq ans que, plein de haine, de honte et d'humiliation, je me décidai à me faire religieux. A ce moment, je me considérais au-dessus de tous les saints ascètes. Comment suis-je arrivé à un tel degré de lâcheté? Est-ce, comme l'Ermite l'a dit, par besoin de renommée? Ce que je voulais : être utile au monde et aux autres, n'était-ce qu'un prétexte pour me tromper moi-même?... « Il vaut mieux que tu aies le courage de transgresser mes ordres!... » « Tu as bien envie d'être caressé par la main de la femme!... » Ah!...

Il se tient la tête à deux mains et se jette à terre. Il ne peut maîtriser sa douleur. Peu après, il relève le front, et dit :

Oh! que je suis méprisable de me tromper ainsi moi-même! Oh! que je suis méprisable!

Il s'arrache les cheveux.

Quel est « mon véritable moi », je ne sais! Quel est le vrai moi?...

En promenant un long regard sur lui-même, il remarque son habit. Il reprend ensuite les paroles de l'Ermite :

« Un moine a-t-il besoin de ses habits du dimanche pour aller à la capitale? Réfléchis toi-même... N'as-tu pas honte? »

Son visage exprime la douleur, il se baisse et se tait. Un moment après, il recommence à parler, mais il est si découragé, qu'il n'a même plus la force de souffrir.

Maintenant je ne peux retourner à la capitale... Il ne me reste plus qu'à me tuer... Cependant il me semble que je suis attaché à je ne sais quelle chaîne mystérieuse, tiré en arrière par les cheveux et incapable de

m'échapper. Je désire ardemment vivre encore longtemps... Je ne veux pas mourir... J'ai soif de vivre.

A ce moment, vers le pied de la montagne, dans une vallée où il ne semble pas y avoir de sentier, une jeune fille du village surgit en courant. C'est la fille aînée de la ferme. Son teint est plus clair et plus frais qu'à la pre mière scène. Elle s'est joliment habillée. Malgré cela, elle porte une hotte sur son dos et tient une petite faux à la main. Elle semble se rendre au travail dans la montagne. Elle a posé dans sa chevelure, nouée sans façon, une petite branche d'érable aux feuilles d'un rouge si vif qu'elles paraissent de feu, ce qui la rend tout à fait séduisante. Elle s'approche vivement d'Hirotarou.

LA JEUNE FILLE.

Oh ! que je suis joyeuse ! Je pensais que si je ne vous rencontrais pas, je ne saurais plus que devenir. Oh ! que je suis joyeuse, joyeuse !

Elle s'attache à Hirotarou et verse des larmes de bonheur. Le grondement de la montagne cesse.

HIROTAROU.

Oh ! c'est vous ! Comment êtes-vous venue ici ? (Il examine le visage de la jeune fille, puis il regarde autour de lui. Il semble vivre dans un rêve). Comment êtes-vous venue ici? Il est interdit à la femme d'y venir, cet endroit est si terrible !

LA JEUNE FILLE, sanglotant.

Combien de jours je vous ai attendu !... mais vous n'êtes jamais descendu. On dit au village que vous êtes resté trop longtemps parmi nous, et que l'Ermite, en colère, vous a infligé un sévère châtiment. J'étais triste, triste, comme si j'avais perdu tout espoir. Alors, j'ai dit à ma famille que j'allais au travail dans la montagne et je suis montée jusqu'ici, oubliant ma peur et m'accrochant aux racines des arbres, aux tiges des glycines... Oh ! que votre visage est pâle ! Vous avez cer-

tainement supporté un châtiment sévère. N'avez-vous pas trop souffert?

Elle caresse moitié triste, moitié joyeuse, les épaules et le dos d'Hirotarou. Il l'arrête.

HIROTAROU.

Ce n'est rien. C'est passé déjà. Je n'ai pas reçu de châtiment. Mais... maintenant, moi, je suis un homme perdu. Ce qui me paraissait la compréhension la plus élevée n'est qu'un égarement plus grand. Je ne tiens plus à rien ni à moi-même. Chassé par mon maître l'Ermite, je ne peux rester dans cette montagne, ni retourner à la capitale. J'ai beau réfléchir, je ne vois aucune nécessité de vivre, il ne me reste plus qu'à me tuer.

Toute énergie l'abandonne.

LA JEUNE FILLE.

Ah! c'est trop vous désespérer! L'Ermite vous a chassé, mais pourquoi songer à mourir? Le monde est grand; sans retourner à la capitale, ni rester dans la montagne, il y a bien des moyens de vivre.

HIROTAROU.

Non, non. Il n'y en a pas.

LA JEUNE FILLE.

Si, si. Venez chez moi. Mon père est un des hommes les plus riches du village. Il a de nombreuses rizières. Et si vous voulez rester toute votre vie à la maison, votre entretien sera peu de chose pour lui.

HIROTAROU.

A quoi bon, si on ne peut être ni l'homme vrai, ni l'animal, ni la divinité...

LA JEUNE FILLE.

(Elle éclate brusquement d'un rire que l'on prendrait pour celui d'un homme).

Ha -ha -ha -ha ! Mais il est naturel qu'un homme ne puisse être une divinité ! (Elle se retire lentement et se lève). Vous dites que vous ne pouvez être « l'homme vrai », mais vivre en amis comme vous et moi, n'est-ce pas être humain ? Pourquoi chercher à devenir un animal ? Si l'on ne se mêle pas à tort de devenir une divinité, on peut toujours rester un homme ! (Elle est debout et regarde Hirotarou qui s'est baissé ; elle dit avec orgueil) : Vous êtes ébloui par ce mot de divinité.

HIROTAROU, resté penché.

Ah, par le nom !... Oui, l'Ermite l'a dit aussi. Oh ! Je suis un ambitieux.

LA JEUNE FILLE, elle tient sa petite faux à la main et se promène de long en large.

Vous désirez être appelé grand homme ou divinité, mais que valent ces noms-là !... La réputation qu'on laisse derrière soi, dans ce pays qui n'est pas plus gros qu'un grain de mil, en regard de l'univers entier, vaut-elle quelque chose ? Si l'on fait une mauvaise action et qu'on s'en cache et se dise innocent, rien ne vous dénonce. Si nous nous conduisons avec humilité, même les polissons du village nous mépriseront et nous jetteront des cailloux. On ne parle d'une nouvelle — bonne ou mauvaise — que pendant peu de temps. Que vaut-elle donc, la réputation ? Si nous vivons hardiment, le monde oublie nos mauvaises actions. Il est plus généreux qu'on ne le dit (Elle est derrière Hirotarou, elle se courbe, le saisit par les épaules et approche son visage du sien). Hé ! vivre selon son

désir, c'est la seule vie digne d'être vécue. Ne craignez pas le monde. Vous manquez de volonté. Affirmez-vous, vous-même, devant lui. Si l'on va à droite, dirigez-vous à gauche, si l'on marche en avant, retirez-vous en arrière. Surtout, avec un homme du renom de l'Ermite, agissez toujours en sens contraire. C'est le seul moyen d'être distingué.

HIROTAROU.

Non, non. Il est écrit que le vice ne peut vaincre la justice. L'Ermite veut sauver le peuple et le monde entier. Pourtant si mon égoïsme me trompait... si j'allais trahir l'Ermite que j'ai admiré comme mon maître pendant deux années, qui a été plein de bienveillance pour moi et qui m'a instruit...

LA JEUNE FILLE, avec une expression de dédain non dissimulée.

Sauver le monde entier !... N'en croyez rien. Son œuvre n'est qu'une distraction frivole pour lui qui est cruel, obstiné et arrogant ! Qu'est-ce qu'il vaut, le pont de roche qui n'est pas achevé ? Franchir le passage difficile avec sa « propre énergie », c'est le seul exercice salutaire. Mais passer le pont jeté par « la force d'autrui », c'est l'hérésie des schismatiques. Quant au pont inachevé, cela n'a plus de sens ! Cet individu, voulant dissimuler son égoïsme, prend pour excuse de sauver le monde et fascine le peuple ignorant. Il impose à ses disciples une règle sévère, d'une cruauté insensée. C'est pourquoi il n'a aucun successeur. Sa doctrine tue l'esprit et le corps. Une telle hérésie ne vaut rien ! On dit qu'il est entré dans la montagne à l'âge de dix-sept

ans ; si cela est vrai, il a atteint trop tôt la haute conception de la religion, car il n'avait pas encore goûté les expériences douces et amères du monde. Il est naturel, par conséquent, qu'il manque de sympathie et qu'il soit cruel et méchant.

HIROTAROU, la tête baissée.

Mais moi, je l'admirais comme mon maître et je recevais ses bienfaits.

LA JEUNE FILLE.

Des bienfaits, n'en a-t-il pas reçu de vous? N'avez-vous pas, jusqu'à ce jour, puisé son eau, ramassé son bois? Ne lui prodiguiez-vous pas aussi vos services? (Elle approche, à le toucher, son visage de celui d'Hirotarou). Vous manquez de confiance en vous-même et d'indulgence, vous vous reprochez vos actions passées et présentes, vous les croyez impardonnables. Mais si on examinait sévèrement toutes les actions humaines, on ne trouverait pas dans le monde un seul homme exempt de fautes. L'Ermite a l'air d'un saint, mais nous ne savons pas ce qu'il a fait dans sa jeunesse. Même à présent, observe-t-il seulement les cinq commandements de Bouddha ? Il n'est pas encore arrivé à l'âge où l'on est insensible comme un arbre desséché (Elle se tourne vers la grotte). Et s'il les observe strictement ou non, ces cinq commandements, on ne pourrait le savoir qu'à l'épreuve.

Malgré les exhortations de la jeune fille, Hirotarou reste abattu.

HIROTAROU.

Non, non. J'ai beau y réfléchir. Je ne peux devenir « l'homme vrai », ni « la divinité », ni même « l'animal ».

Je ne peux ni retourner à la capitale, ni trouver un moyen de vivre ; il ne me reste qu'à mourir.

L'expression du visage de la jeune fille et son attitude redeviennent celles de la jeune fille du village.

LA JEUNE FILLE.

Vous parlez de « l'homme vrai », mais personne ne peut vivre jusqu'à cent ans, pas plus « l'homme vrai » que « l'homme faux ». Vivre n'est pas difficile. Si on peut manger, on peut vivre. Si le mari et la femme, les parents et les enfants peuvent vivre en accord, ils passeront toute leur existence en plaisir et en joie. Allons ! venez chez moi. Allons ! Chez moi ! Pour vous, je donnerais ma vie. Venez, venez...

La jeune fille s'approche d'Hirotarou jusqu'à frôler sa joue de la sienne et chuchote d'une voix faible. Hirotarou semble se perdre peu à peu dans un rêve. La jeune fille se lève, se dirige jusqu'à la descente qui conduit au pied de la montagne et se retournant, lui fait des signes pour l'engager à la suivre. Hirotarou aussi se lève en chancelant, les yeux fermés et se dirige vers elle. La jeune fille, en descendant, l'invite de nouveau. Ensuite, elle disparaît complètement. Hirotarou descend, les yeux fermés, et disparaît aussi. Il n'est plus alerte comme tout à l'heure.

Le grondement de la montagne recommence.

Derrière la grotte, vers les marches de pierre, un coin de la coiffure de l'Ermite apparaît, mais l'Ermite ne se montre que lentement. Il semble mal à l'aise. S'appuyant sur son bâton, il vient à pas comptés près de la grotte, s'arrête et s'adosse à l'entrée. Son visage est pâli et défait. Il soupire profondément et dit :

L'ERMITE.

Pourquoi ma vision mentale, si claire qu'elle s'étendait au delà de mille lieues et plongeait de plusieurs siècles dans l'avenir, s'obscurcit-elle tout à coup? Ma vieille mère qui ne peut briser le lien qui l'attache à moi est venue en vain l'autre jour pendant mon absence et s'en est retournée sans me voir. Elle vient aujour-

d'hui, de bien loin encore, malgré cette grave maladie qui sera la dernière pour elle. Je ne m'en suis pas douté jusqu'à maintenant ! (Il se redresse, croise les mains et ferme les yeux. Un petit moment après, il dit) : Oh ! Elle est déjà arrivée au flanc de la montagne... Quel pauvre visage elle a ! Ses yeux sont aveugles, son dos est courbé comme un arc, son pauvre corps malade ne tiendra pas jusqu'à demain ! (Ce disant, il ouvre les yeux). Moi qui ai dépassé soixante ans et dont l'affection jadis jaillissante s'est desséchée comme la sève dans un arbre mort, elle me considère comme un petit enfant et elle vient me voir, passant la rivière et la montagne, oubliant toutes ses douleurs... (Il ferme les yeux de nouveau). Oh ! comme elle est vieille ! Et, bien que vivante encore, comme elle est près de la mort...

Il s'interrompt et cligne instinctivement des yeux. Ses larmes coulent. Il ne peut les retenir et il couvre son visage de sa main droite. Il sanglote, mais sans un cri. Ensuite, il revient à lui avec étonnement, ouvre les yeux tout grands et dit :

Oh ! Une telle défaillance dans mon cœur ! Moi qui ai rompu toutes les relations du monde et laissé toutes les affections humaines ; moi qui m'abandonne au Néant sacré et qui ne connaît plus qu'un grand vœu indestructible : sauver le monde ; moi qui commande aux génies et aux maîtres des montagnes ! Pourquoi mon cœur est-il troublé et balance-t-il aujourd'hui?... O ma mère !... O une figure humaine, périssable, qui s'appelle la mère !

L'Ermite manque de tomber, s'arrête à grand'peine et s'assied sur une roche devant la grotte. Il appuie son front dans sa main. Le grondement de la montagne devient moins violent, mais continue toujours.

A ce moment, à la descente qui conduit au pied de la montagne, près de la racine du vieux sapin, brusquement, une jeune femme d'une rare beauté et avec toute la fraîcheur et l'éclat d'un matin de printemps, se montre jusqu'à mi-corps. Ensuite, s'appuyant sur sa canne et s'accrochant à la

tige d'une glycine, elle gravit le sentier rocheux difficilement et s'arrête pour se reposer un peu. Puis, elle recommence à marcher en soupirant. Elle est éclatante et belle comme une déesse. On dirait une jeune femme noble de la cour, parée d'habits d'une rare magnificence, de bracelets éblouissants, de colliers d'or, d'argent et de pierres précieuses. Elle a environ dix-huit ans. Se dirigeant à pas rapides vers la grotte, elle s'agenouille et salue religieusement l'Ermite. Lui, qui ne l'a pas aperçue jusqu'alors, lève la tête, la regarde attentivement, puis il se redresse un peu et la considère avec dédain en gardant le silence. La jeune femme commence à parler avec des larmes dans la voix.

LA JEUNE FEMME.

Sauvez-moi ! Sauvez-moi, par grâce !

Elle pleure. L'Ermite garde le silence et puis il ferme les yeux. Le grondement de la montagne a cessé complètement. Le ciel et la terre sont silencieux. La jeune femme continue :

Maître ! Voulez-vous me sauver? Je ne suis qu'une faible femme qui a ressenti profondément que la gloire du monde et la faveur humaine sont plus fragiles que les fleurs du printemps. Je veux couper ces cheveux noirs et prendre le rôle d'un homme. Je viens à vous avec la résolution de me soumettre à vos exercices ascétiques, si pénibles soient-ils, et de vous servir toute ma vie. O le Bouddha vivant ! Je ne suis qu'une femme, la plus pécheresse des pécheresses et j'ai recours à votre miséricorde. Sauvez-moi !... Je vous en supplie !...

Elle sanglote à la fin, et prononce des paroles indistinctes. L'Ermite reste les yeux fermés. Alors la belle jeune femme s'approche de lui peu à peu et lui parle, en pleurant, d'une façon décousue :

Dès l'automne de mes seize ans, tous les trois ans, jusqu'à cette année... j'ai reçu la faveur royale... Dans ce palais d'or et de pierres précieuses, j'étais la plus florissante et l'on ne me comparait aucune autre. Mais pour cela j'ai subi bien des afflictions que je ne saurais

dire... Alors, moi aussi, j'ai été amenée à commettre un péché irréparable. La flamme de la jalousie qui torturait les autres a brûlé mon corps, nuit et jour, et l'épée aiguë de la médisance a percé mon cœur. Une fausse accusation a tué ma mère, ma seule affection... Moi-même, j'ai risqué bien des fois la mort... Alors, pour me venger et me défendre, j'ai voulu réaliser un plan perfide et j'ai fait couler le sang des foules dans un complot affreux. Bien que je ne l'aie pas commis moi-même... je suis responsable d'un crime... et j'ai maintenant si peur de l'avenir que je ne peux plus trouver de repos... Je suis une si grande pécheresse ! Ayez pitié de moi... Prenez-moi pour disciple... Délivrez-moi du remords qui me poursuit !...

Elle se jette à terre en pleurant toujours. A ce moment, du côté de la descente qui conduit au pied de la montagne, des tintements affolés de grelots s'entendent ; en même temps, une voix effrayée appelle : « Maître, maitre ». Un peu après, un monstre apparaît jusqu'à mi-corps. C'est Goki, le monstre femelle. Elle tient un grelot à la main.

GOKI.

Maître, maître ! Une chose singulière arrive ! Venez vite. Selon vos ordres, je suis allée près de votre mère. Je me suis emparée de l'esprit de son domestique et par la bouche de ce dernier, je l'ai persuadé de descendre au pied de la montagne. Cependant, elle était si fatiguée par son voyage, si épuisée de maladie et de chagrin, qu'elle s'est évanouie tout à coup. Venez vite, maître, venez vite, vite !

Puis elle disparaît subitement. L'Ermite, silencieux, commence à s'agiter. Une expression de douleur passe sur son visage. La belle jeune femme lève lentement la tête et le regarde.

LA BELLE FEMME.

Ah! maître, bouddha vivant! Votre mère est une femme comme moi, si vous avez pour votre mère une affection pleine de tendresse, ayez pitié de moi qui suis née femme aussi. Permettez-moi, au moins aujourd'hui, de rester près de vous...

Elle pose timidement ses mains sur les genoux de l'Ermite qu'elle secoue doucement. Sur le visage de celui-ci, un signe de douleur apparaît.

Votre mère et moi sommes également femmes ; nous sommes nées toutes deux pour passer la vie périssable de la femme dans le monde. Quelle différence y a-t-il entre nous? (Au bout d'un instant, elle ajoute) : Être insensible, c'est contraire à la raison. Vous êtes dans l'erreur! Vous vous trompez!...

Elle se prosterne à nouveau et pleure convulsivement. Le trait douloureux creusé sur le visage de l'Ermite disparaît enfin, et son attitude devient de plus en plus grave et solennelle, mais son visage est plus pâle qu'à l'ordinaire.

LA JEUNE FEMME.

Bouddha est haïssable, car il a prêché dans le monde que la femme est impure! Pourquoi? Quelle différence y a-t-il entre la femme et l'homme? L'homme a la puissance d'organiser sa propre vie, mais il ne pourrait créer une génération nouvelle s'il n'y avait la femme. Sans elle, il n'y aurait pas d'ère nouvelle. C'est la femme qui donne naissance aux êtres humains, qui les élève et les guide. C'est pourquoi toutes les Bodhisattva[1] qui répandent la charité dans le monde, sont représentées

1. C'est-à-dire les purs esprits.

sous les traits d'une femme. Ah! lorsque vous étiez un tout petit enfant, dans la nuit d'hiver où la neige tombait, ce qui vous caressait et vous réchauffait (elle se découvre la poitrine), c'était cette poitrine douce et chaude. Oh! Ne sont-ce pas ces seins que vous avez sucés avec tant de désir... ces seins souples, tendres et chauds ne sont-ils pas l'image douce de votre mère? Y a-t-il quelque chose dans le monde capable d'inspirer un désir plus grand? N'est-il pas naturel que l'homme aime avec passion le sein de la femme? N'est-ce pas le souvenir le plus doux de l'enfance? C'est l'unique plaisir au monde auquel on puisse sacrifier sa vie (Sa noblesse et sa dignité ont insensiblement disparu ; elle a une attitude lascive ; de toute sa personne, de ses yeux, de ses lèvres émane la séduction). Si l'on est privé de cette jouissance, quel intérêt trouvera-t-on à la vie, et que sont la gloire, la puissance, la réputation, la richesse et la santé? Y a-t-il un homme qui n'ait goûté au moins une fois l'amour de la femme, dans son enfance, dans sa jeunesse ou lorsqu'il était fatigué par la lutte trop âpre de la vie? Il n'y a pas de saison pour entrer dans la vie religieuse. On peut devenir pieux à l'âge le plus avancé. Mais, pour cette joie-là, il y a un temps. Et si on le laisse s'échapper, il ne revient pas... Mais après l'avoir goûtée, on peut abandonner le monde et entrer alors dans la vraie voie religieuse. Oh! Je ne savais pas que vous étiez si faible! Vous ne pouvez rester pur en regardant mon sein? Seriez-vous distrait, en touchant mes mains...

Elle pose ses mains sur les genoux de l'Ermite qu'elle secoue trop familièrement. L'Ermite reste silencieux comme une statue de pierre.

Oh! comme vous êtes égoïste! Vous ne m'écoutiez

pas et tous les détails que je vous donne ne vous émeuvent même pas ! Quel homme cruel ! Que je suis triste ! triste ! (Elle s'agite comme une insensée). J'en deviendrai folle !... Ah !... je deviens folle !... folle !...

Elle bondit brusquement et court de côté et d'autre. Ses cheveux se dénouent. Elle déchire et jette ses vêtements, en sorte que ses bras, sa poitrine et ses jambes restent découverts. Ensuite, elle s'approche de l'Ermite en courant, se roule autour de lui ; elle le caresse ou s'appuie sur lui. Par tous ses gestes, elle cherche à le séduire.

Oh ! que vous êtes haïssable, vous, le bouddha vivant ! Oh ! que je vous déteste ! Une seule fois, pour me sauver, serrez ma main dans la vôtre ! Serrez ma main ! Je veux au moins toucher votre visage si pâle et si noble (Elle pose ses deux mains sur les épaules de l'Ermite). Oh ! j'ai cru que vous étiez aussi froid qu'une statue de pierre ! Oh ! que je suis joyeuse, votre sang est chaud ! Alors, accordez-moi une grâce sacrée, soufflez votre haleine dans ma bouche. Oh ! dans ma bouche !

L'Ermite était demeuré silencieux jusqu'ici, mais lorsque la jeune femme a approché ses lèvres des siennes, il la touche de la main et elle est tout à coup projetée à une distance de deux ou trois mètres. Mais, en l'air, elle bondit comme un chat et se redresse avant de toucher terre. Relevée, elle s'apprête à sauter sur l'Ermite avec fureur. Il se lève et dit à voix haute et forte.

L'ERMITE.

Arrière !... Divinité malfaisante !

La jeune femme tourne deux ou trois fois sur elle-même comme une toupie, et s'arrête. Ensuite elle parvient en un vol au pied de la muraille rocheuse, la gravit subitement et s'arrête sur le faîte. Se retournant, elle fixe sur l'Ermite un regard courroucé. Ses cheveux sont hérissés, sa bouche ouverte toute grande, ses coudes tendus, dans une attitude de défense. Alors, l'Ermite, d'une voix aiguë :

Croyais-tu me séduire par ta faible puissance magique ? A cause d'une fente où une fourmi peut entrer, le

grand arbre qui s'élevait au-dessus des nuages tombe enfin en ruine. Tu as tenté de me séduire et désiré me perdre en profitant du moment où tu m'as vu troublé, car j'étais repris par les invisibles liens de fer de l'attachement pour la « Mère » (Il soupire profondément)... Liens que je n'avais pas rompus complètement et qui ont failli me faire perdre le fruit des exercices ascétiques poursuivis pendant cinquante ans. Voyant sur mon visage se creuser un trait douloureux, tu l'as pris pour l'effet de ta séduction. Sottise ! C'était la douleur qui précédait la naissance d'une grande idée, de la plus haute ! C'était l'agonie pour dépouiller mon âme de la dernière peau « d'attachement » restée encore ! Arrière !!!

Le monstre femelle, en poussant un cri, se précipite dans la vallée profonde. L'Ermite soupire encore et dit :

Partout, dans le ciel et sur la terre, il n'y a que le grand « moi » qui ne diminue ni n'augmente, le moi immuable et absolu... le moi qui ne se divise pas. Il n'y a rien hors de lui, ni l'être humain, ni l'animal, ni la divinité ; ni la mère, ni l'enfant, ni l'homme, ni la femme ; ni le bien, ni le mal ; ni la vie, ni la mort. Il n'y a rien que la puissance du « moi » suprême (Il jette un regard vers la grotte). Oui, c'est celui-là. C'est celui-là qui a manqué de m'étouffer.

Il entre précipitamment dans la grotte, prend dans sa main l'idole de bronze de Maitrêya (une des Bodhisattva) qui était placée dans la grotte et sort en la portant sans aucun égard. Le soleil va descendre. L'Ermite dit :

Vouloir sauver par l'intelligence les gens d'aujourd'hui qui sont arrogants, attachés à la doctrine hérétique, se critiquent et se blâment sans cesse, c'est aussi

impossible que de vouloir délivrer un homme tombé dans un puits en s'y précipitant lui-même !... (Regardant l'idole). Bien plus, avec un visage aussi doux et tendre que le tien, comment pourrait-on songer à sauver ce monde corrompu et desséché par son obstination et son entêtement? O Maitrêya, toi qui es vénérée comme l'unique source de l'intelligence et de la charité, ce fut mon erreur de t'adorer au fond de la châsse de mon cœur comme l'idole bienfaisante qui me protégeait; c'est l'unique amas de poussière que j'ai laissé au fond de mon âme sans le balayer. J'ai blâmé le peu de sagacité d'Hirotarou, cependant moi aussi, j'ai failli me tromper par « fausse pitié » et par « intelligence ». Il n'y a ni charité ni cruauté. Seule l'unique puissance du « moi » le plus grand existe...

Il jette à terre l'idole de Maitrêya. Le grondement de la montagne recommence. Des bruits de corne venant du pied de la montagne s'entendent de plus en plus forts. A ce moment, à la descente des marches, Hirotarou de Karakouni apparaît. Il porte ses vêtements de tout à l'heure, son visage a repris son expression coutumière et son attitude n'exprime ni fierté ni inquiétude. Il semble s'être produit un changement dans son état d'âme. Il vient devant l'Ermite, s'agenouille et le salue respectueusement. L'Ermite reste debout, se tourne doucement vers lui et dit :

L'ERMITE.

Il n'y a plus de relation entre nous. Pourquoi es-tu venu ?

HIROTAROU.

Je suis venu vous demander de revenir sur votre excommunication... Je me suis souvent écarté de votre doctrine et tout à l'heure même j'ai failli m'abandonner à la séduction d'un mauvais esprit; grâce à votre ensei-

gnement rigoureux, à grand'peine j'y ai échappé. Aussi j'ai résolu de retourner à la capitale et d'y vivre en honnête homme. Voilà pourquoi je suis revenu pour vous saluer une dernière fois... surtout pour vous témoigner ma reconnaissance.

L'ERMITE.

Que dis-tu?... Quelle reconnaissance veux-tu me témoigner?

L'Ermite s'assied lentement sur une roche près de lui. Hirotarou reste à genoux.

HIROTAROU.

Tout à l'heure, accompagné d'une femme étrange, je suis descendu au pied de la montagne et là j'ai appris qu'un malheur allait tomber sur vous. On vous calomnie. Vous vous êtes enfermé dans la montagne, dit-on, pour faire de ce pays un foyer de rébellion et pour maudire l'empereur dans vos incantations. Vous trompez le peuple ignorant en lui enseignant une doctrine hérétique. Et le souverain a envoyé une troupe d'hommes armés pour vous arrêter. Ils viendront ici bientôt. Quittez la montagne et fuyez aussi vite que possible.

L'ERMITE.

Me faire savoir ceci, est-ce toute ta reconnaissance?

HIROTAROU.

Non, maître, il y a plus encore. En montant ici, j'ai rencontré votre mère sur la route. Bien que vieille et malade, ne pouvant réfréner son affection pour vous,

elle avait déjà fait trois lieues dans la montagne avec l'aide de son domestique. Mais la route devenant de plus en plus difficile et sa maladie s'étant aggravée, lorsque j'ai rencontré votre mère, elle était presque à l'agonie. Heureusement, je l'ai soignée et l'ai conduite dans une hutte pour qu'elle s'y repose. Mais ce qui me cause la plus grande inquiétude, c'est que la troupe approche du lieu où elle se trouve. Si l'on reconnaît votre mère, on la prendra certainement en otage pour vous empêcher de fuir. Ne perdez pas de temps et ordonnez à Zenki et à Goki de l'emmener au plus vite par la vallée du Sud. Ensuite, descendez vous-même. Je vous en prie, Maître, la troupe nous entoure de toutes parts. Protégez-vous par votre puissance sacrée.

L'ERMITE.

Moi, j'ai monté cette montagne après avoir fait un grand vœu et je ne descendrai pas avant de m'en être acquitté.

HIROTAROU.

Même pour la vie de votre mère?

L'ERMITE, solennellement.

Je n'ai pas de mère. Je ne connais que la puissance du grand « moi ».

Tous les deux se taisent un moment. Des bruits menaçants de corne s'entendent.

HIROTAROU.

Alors, selon votre doctrine, tout est bien. Soit. Je suis obligé de vous dire adieu (Il se lève, se dispose à partir et s'arrête).

Mais, soyez tranquille, puisque je me rends à la capitale, pour vous témoigner ma reconnaissance, je tromperai adroitement les soldats, je soignerai votre mère et ferai mon possible pour la sauver. Adieu, maître !

Il se dispose à partir.

L'ERMITE, d'une voix forte.

Attends !... Insolent !

Hirotarou s'arrête.

Crois-tu que je sois homme à demander ton assistance ?... Crois-tu que si je m'attachais aux affections personnelles et si je désirais sauver ma mère, j'aurais besoin de l'appui des autres ? Ne suis-je pas capable de forcer au travail les esprits et les démons ! Selon notre doctrine, la puissance d'autrui est un obstacle.

HIROTAROU.

Alors, sous vos yeux, vous laisserez mourir votre vieille mère ?

L'ERMITE.

Tais-toi ! Je suis la « puissance » et la « puissance » n'a pas de mère !

Hirotarou va recommencer à parler. Il réfléchit et se tait. Il salue en silence, fait cinq ou six pas du côté de la descente et se retourne vers l'Ermite. Celui-ci marche vers la grotte et fixe l'idole de Maitrêya qu'il a jetée à terre tout à l'heure.

HIROTAROU, à lui-même.

La doctrine de la divinité est-elle si sévère, si cruelle et si froide ? Maintenant que je me suis décidé à retourner à la vie de « l'homme ordinaire », comme je me sens loin de la voie divine !

Portant cette idole à la main, l'Ermite se dirige vers la muraille rocheuse et là, il jette l'idole dans la vallée. Le grondement de la montagne se fait entendre violemment. A ce moment, des marches de pierre, Zenki descend en courant précipitamment.

ZENKI.

Maître ! Maître ! La divinité de Katsouraghi est entrée dans la vallée d'Ouest. Venez vite, Maître. De nous-mêmes, nous ne pourrions rien faire. Hitokoto-Noushi déploie également son pouvoir terrible. Il va déchirer le tronc et peut-être bien s'échapper du camphrier ! Maître ! Oh ! maître !

Il s'agenouille devant lui, le presse de venir et puis il monte les marches, regarde en bas ; ensuite, il descend et tire l'Ermite par la manche. Il cherche, en gesticulant, à l'entraîner pour aller arrêter la divinité animale. Malgré cela, l'Ermite dit se parlant à lui-même :

Après moi, je laisserai la doctrine de « l'énergie »...

ZENKI.

Hitokoto-Noushi va peut-être s'échapper. Venez vite, je vous en prie...

L'ERMITE.

Si je laisse l'image de l' « énergie » à l'avenir, s'il...

ZENKI.

Maître ! Oh ! maître !

Le grondement de la montagne devient de plus en plus violent et les bruits de corne se font entendre de plus en plus proches. Autour d'eux, le ciel s'obscurcit graduellement. A gauche, on voit les lueurs rouges des torches. Zenki, ne pouvant plus attendre, retourne, monte les marches et disparaît.

L'ERMITE.

Si je ne suis plus dans le monde... Oui !...

A cel instant, Goki apparaît à un endroit inattendu, gravissant une haute roche, à droite.

GOKI.

Hélas! Hélas!

En courant à perdre haleine, elle s'approche de l'Ermite et se prosterne comme si elle tombait; elle pleure sans un mot.

L'ERMITE, lentement.

Ma mère est-elle arrêtée par les soldats?

GOKI, sanglotant.

Oui, Maître, oui! Que faire? Elle n'a pas eu le temps de se cacher (L'Ermite reste debout tranquillement, les yeux fermés). Ils disent qu'ils la tueront sur-le-champ si vous ne vous livrez pas sans résistance. Que faire, Maître? Oh! que faire, Maître?

Au delà de la descente des marches, les lumières des torches deviennent plus vives et l'on perçoit la voix des soldats.

GOKI.

Oh! Oh! Ils viennent! Ils sont tout près! Maître! Oh! Maître!

Goki court de côté et d'autre et mène un grand tapage. Malgré cela, l'Ermite ne fait pas attention à elle, il monte les marches et s'arrête juste au-dessus de la grotte. Il regarde les roches qui s'élèvent au-dessus de lui et se parle à lui-même.

L'ERMITE.

Si mes exercices de cinquante ans sont efficaces, grandes roches de la grotte où j'ai habité plus de trente ans, transformez-vous en une image de Vadjrapâni (un des Bouddhas). Et que ce soit sur-le-champ et par la seule puissance de mon corps et de mon esprit. Transformez-

vous en une statue de fureur et de vaillance qui par son aspect en impose aux démons. Que cette statue tienne dans sa main droite un bâton à trois têtes, pose la gauche sur le ventre en écartant les doigts ; que l'une de ses jambes soit élevée en l'air et l'autre posée sur le sol, pour symboliser le ciel et la terre.

Il croise les mains lentement. Il prie Bouddha au fond de son cœur et lui demande de faire de son corps et de son esprit un réceptacle de la volonté divine. Il se met à chanter une phrase rituelle du « Roi du Paon ».

« Sur l'autel se trouve un Roi doré de Paon,
Les fleurs blanches de lotus soutiennent l'autel ;
Parmi les fleurs, il y a la lettre « U ».
Les fleurs se transforment en une queue de paon et la
[queue enveloppe un « Roi de Paon ».
Le Roi représente la charité, et il a quatre mains :
La première main droite tient une fleur épanouie du
[lotus.
La deuxième un fruit du limon,
La première main gauche tient une grenade pressée
[sur la poitrine.
La deuxième saisit trois plumes de paon.
Sept Bouddhas, Manchuciri, quatre Arbats et Shomon,
Huit chefs et les vingt-neuf maîtres de tout l'espace du
[ciel,
Yasha, général de tous les démons,
Tous les esprits,
Toutes les divinités du système solaire et du zodiaque.
Rassemblées autour du Roi. »

Pendant qu'il chante cette phrase sacrée, dans la direction des marches, le chef de la troupe se montre à mi-corps.

L'OFFICIER.

Hé! hé! Es-tu Shokokou-de-Yen? C'est l'ordre du souverain, écoute... Tu pratiques la doctrine hérétique depuis de longues années et tu trompes le peuple ignorant: de plus, tu te révoltes contre le souverain. Tous ces rapports sont arrivés à la cour. C'est pourquoi je suis venu t'arrêter par ordre de l'Empereur.

L'Ermite ne fait pas attention et il continue à chanter. Goki paraît au comble de l'inquiétude.

L'OFFICIER.

Descends de la montagne, vite. Si tu te rends tout de suite, ta peine sera moindre, par indulgence du souverain. Si tu résistes, je tuerai sur-le-champ ta mère que j'ai amenée ici... Hé, lequel préfères-tu? Descends-tu vite? ou résistes-tu?

Il parle sévèrement, mais il ne monte pas, car il a peur de l'Ermite. A la fin de ces paroles « Résistes-tu? » ses soldats poussent des cris, tous à la fois. L'Ermite a déjà fini de réciter les phrases sacrées, il croise les mains d'une autre manière et se met à chanter d'autres phrases sacrées :

« Namah samanta buddhânâm heta pratyaya vigata Karmani jata om. »

Il répète cette phrase plusieurs fois. Le chef de la troupe descend les marches et disparaît. Goki remonte en courant la roche qu'elle a gravi tout à l'heure, elle regarde en bas et pousse un cri aigu.

GOKI.

Oh! Oh! On tire l'épée sanguinaire! Oh! Oh! On maltraite votre mère!

En criant, elle se tourne vers l'Ermite. A cet instant, l'officier apparaît de nouveau.

L'OFFICIER.

Hé! Shokakou. Descendras-tu sans résistance? Ou doit-on couper la gorge de ta mère? Oui ou non? (Cris de soldats). On va sonner trois fois la corne, si tu n'obéis pas à la troisième fois, ta mère sera mise à mort.

Il disparaît. L Ermite termine la phrase de « Shingon », croise les mains suivant une autre manière et se remet à chanter une autre phrase.

« Namah samanta-buddhânâm sarva-buddha-badhisattva-hidayajna vecani namah sarvavit svâhâ. »

A ce moment, de l'autre côté des marches, Zenki, pris de frayeur, crie :

ZENKI.

Oh! maître, maître!...

Il monte en courant au sommet des marches et redescend sur la scène.

Je ne puis plus résister! Les lâches vous ont trahi et sont maintenant les sujets de la divinité animale! Elle va sortir du tronc du camphrier! La divinité de Katsuraghi essaie de fendre l'arbre avec son haleine de feu. Venez vite... Maître! Maître!...

Il s'approche de l'Ermite et le tire par la manche. Le premier son de corne s'entend. Goki monte sur la roche, regarde en bas et dit :

GOKI.

Oh! Oh! On découvre la poitrine de votre mère! La poitrine!...

Le grondement de la montagne s'entend fortement.

ZENKI.

Maître! Maître!

L'Ermite croise les mains d'une autre manière. Le deuxième son de corne se fait entendre.

L'ERMITE.

« Namah samamanta-buddhânâm ajitam jaya sarva-sattva jayanugate svâhâ. »

GOKI.

Ah! Ah!

Le grondement de la montagne devient de plus en plus violent, Zenki, hors de lui, laisse l'Ermite, gravit la muraille rocheuse avec Goki qui est dans la même surexcitation. L'Ermite croise les mains de nouveau selon une autre manière. Le troisième son de corne retentit.

L'ERMITE.

« Namah samanta-buddhanam svâhâ. »

Zenki et Goki tombent de la muraille rocheuse en poussant un cri d'effroi. Puis ils regardent le haut de la roche où l'Ermite se tient toujours debout; saisis de frayeur, ils s'écrient :

ZENKI et GOKI.

Votre mère... Oh! votre mère!...

Ils se prosternent et pleurent. On entend les cris des soldats dans la direction des marches. Malgré cela l'Ermite croise les mains de nouveau selon une autre manière, répète la phrase suivante, et prie avec une grande ferveur.

« Om mayura krumati svâhâ. »

Alors, le grondement de la montagne roule avec fracas, la grotte est secouée, des roches se fendent. Des débris et des éclats de pierre sont projetés en pluie, dans toutes les directions. Autour de l'Ermite également tombent des pierres de toutes grosseurs. Des nuages de poussière montent du sol. Une partie de la muraille semble s'être écroulée juste sur la troupe des soldats d'où partent de terribles cris. On entend courir les fuyards. Les torches éclairent plus faiblement et la scène à gauche s'obscurcit. Zenki et Goki, effrayés et inquiets au sujet de l'Ermite, gravissent les marches pour essayer de l'arracher de la place qu'il occupe toujours au sommet de la roche. Mais ils craignent de recevoir les pierres qui tombent et n'arrivent pas à s'approcher de l'Ermite.

L'ERMITE.

O roche immense! Transforme-toi sur-le-champ en l'image de Kongo-Zowo!!!

Après cette exclamation, la roche la plus grande, à la forme la plus étrange, située au-dessus de la grotte, s'effondre avec un bruit assourdissant. De nouveau une pluie de pierres. Tout est obscurci par les ténèbres de la nuit et par un épais nuage de poussière. A ce bruit fermidable, Zenki et Goki tombent en arrière, comme anéantis. Puis, les ténèbres deviennent moins épaisses, mais on ne voit encore ni l'Ermite, ni Zenki, ni Goki. Le grondement a brusquement cessé. Le ciel et la terre sont silencieux comme la mort. La roche la plus grande et la plus escarpée reste debout, s'élevant jusqu'au ciel noir. Mais sa forme est complètement changée. Statue parfaite, l'image furieuse de Kongo-Zowo s'élève au-dessus des nuages. Le ciel qui s'est éclairci est tout bleu. La grande ourse brille par delà le pic du mont de Daitenjo, tandis que de ce côté du pic, un lambeau de nuage blanc flotte légèrement comme une plume.

Zenki et Goki surgissent. Ils paraissent inquiets et cherchent l'Ermite de tous côtés en courant. Mais comme Zenki lève les yeux par hasard, il aperçoit le nuage blanc flottant dans le ciel, du côté du nord. Il tire Goki par la manche, et l'amenant au bord du précipice, il lui montre le nuage du doigt. Pendant quelques instants, ils se chuchotent quelque chose en faisant des signes d'approbation. Enfin ils s'agenouillent en joignant les mains et saluent religieusement le nuage blanc qui s'en va.

Le son de corne retentit au loin.

FIN

Cette édition,
la première en langue française
de L'ERMITE, de M. Shoyo Tsuboouchi,
comprend cinq cents exemplaires
numérotés
dont les quinze premiers
sur papier de Chine.

Elle a été achevée d'imprimer
par Durand, à Chartres,
le 3 mai 1920.

EXEMPLAIRE NUMÉRO

472